

L'ÉGLISE
UNE ESQUISSE DE SON HISTOIRE
PENDANT VINGT SIÈCLES

2e partie

LA FIN DU PREMIER SIECLE

LA PREMIÈRE PERSÉCUTION GÉNÉRALE DES CHRÉTIENS

Quand le Seigneur Jésus, le Fils de Dieu, plein de grâce et de vérité, vint sur la terre, il ne rencontra en général de la part des hommes, que mépris et haine. A la fin de sa vie sainte et pure, il disait avec douleur «Ils ont, et vu, et haï et moi et mon Père... Ils m'ont haï sans cause.» (Jean 15:24-25.) Et cette haine ne fut assouvie que lorsqu'ils l'eurent cloué sur la croix.

Les disciples du Seigneur, ceux qui croyaient en son nom et s'attachaient à sa personne, devaient-ils être mieux traités que leur maître? Non; le Sauveur leur avait dit: «Parce que... je vous ai choisis du monde, à cause de cela le monde vous hait... L'esclave n'est pas plus grand que son maître. S'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront aussi...» (Jean 15:19-20.) Et les disciples en firent bientôt l'expérience. Nous savons comment, dès le commencement de la prédication de l'Évangile, les apôtres furent jetés en prison et fouettés, comment Étienne fut mis à mort, et comment une grande persécution sévit contre les saints à Jérusalem et les dispersa. Nous nous souvenons de l'apôtre Paul qui, persécuté d'abord, fut ensuite si ardemment poursuivi par la haine des Juifs, lorsqu'il fut devenu serviteur de Jésus Christ.

Mais ces persécutions avaient été jusqu'alors une chose locale. Le pouvoir civil, celui des Romains, ne s'en était pas mêlé. Au contraire, Paul, par exemple, avait pu en appeler à lui pour échapper aux Juifs. Mais les choses changèrent de face, et la puissance redoutable de l'empire qui s'étendait sur tant de peuples et de nations, s'éleva contre les chrétiens et les déclara partout ennemis de l'État. Durant de longues années, avec quelques courts intervalles de répit, les disciples du Seigneur réalisèrent cette parole de leur Maître: «Ils mettront les mains sur vous, et vous persécuteront... Vous serez menés devant les rois et les gouverneurs à cause de mon nom... Et vous serez aussi livrés par des parents et

par des frères, et par des proches et par des amis, et on fera mourir quelques-uns d'entre vous.» (Luc 21:12-17.)

Qu'est-ce qui excitait ainsi les hommes contre les chrétiens? Pourquoi le gouvernement, au lieu de les protéger, les persécutait-il? La réponse est claire et simple. La vie pure et sainte des chrétiens était une condamnation perpétuelle des vices et des mauvaises mœurs des païens, des abominations auxquelles ils se livraient, même sous un prétexte religieux. Les disciples de Jésus mettaient en pratique l'exhortation de l'apôtre: «N'ayez rien de commun avec les œuvres infructueuses des ténèbres, mais plutôt reprenez-les» (Éphésiens 5:11), et les hommes s'irritaient contre eux, comme autrefois Caïn contre Abel. Caïn tua son frère, parce que ses œuvres à lui étaient mauvaises et celles de son frère justes. La raison des persécutions a toujours été l'inimitié du cœur contre Dieu, contre Christ qui révèle Dieu, et contre les chrétiens qui manifestent Christ.

Quant au gouvernement romain, il croyait avoir de bonnes raisons pour sévir contre les chrétiens; en voici quelques-unes.

Rome, la grande ville, qui avait «la royauté sur les rois de la terre», avait ses dieux particuliers, auxquels elle pensait devoir sa grandeur et son pouvoir. Aucun autre Dieu n'était toléré, à moins d'être reconnu légalement. Un des grands écrivains romains dit: «Personne ne doit avoir de dieux particuliers, ni adorer des dieux nouveaux et étrangers, à moins qu'ils ne soient reconnus par les lois publiques.» Or pour les Romains, Jésus était un dieu étranger non reconnu. C'est ce que disaient déjà les philosophes athéniens, après avoir entendu Paul. «Il semble annoncer des dieux étrangers», se répétaient-ils, en l'entendant parler de Jésus et de la résurrection.

Il est vrai que les Romains avaient aussi pour principe de laisser à chaque nation qu'ils avaient soumise, ses coutumes particulières et sa religion. Quand Démétrius et les ouvriers qui étaient avec lui, criaient: «Grande est la Diane des Éphésiens!» on ne leur en faisait pas un crime, mais bien de troubler l'ordre. Cela nous explique pourquoi les Juifs étaient tolérés et non les chrétiens. Les Juifs formaient un peuple distinct qui avait son Dieu. C'est ce qu'écrivait un philosophe grec du second siècle, grand ennemi des chrétiens: «Les Juifs sont une nation; ils gardent les institutions sacrées de leur pays, quelles qu'elles puissent être, et, en le faisant, ils agissent comme les autres hommes. Il est juste pour chaque peuple de révéler ses anciennes lois; mais les abandonner est un crime.» Or les chrétiens n'étaient pas une nation; ils étaient tirés de toutes les nations et parmi eux se trouvaient même beaucoup de Romains; en devenant disciples de Christ, ils abandonnaient les dieux particuliers de leur nation et ceux de Rome. Aux yeux de tous les gouvernements, c'était un crime.

L'État, chez les Romains, était pour ainsi dire fondé sur leur religion. Elle se trouvait mêlée à toutes les circonstances de la vie civile et politique. Ne pas reconnaître les dieux, parler contre eux, faire abandonner les temples et les sacrifices, c'était renverser les bases de l'empire. Les images de l'empereur, dressées en divers lieux, devaient être révérees. Refuser de brûler de l'encens en leur honneur, était un crime de lèse-majesté. Or un chrétien ne pouvait s'associer à de tels actes¹, qui étaient l'adoration d'un homme.

1. Le temps viendra où, d'une manière encore plus formelle, un homme réclamera l'adoration de ceux qui lui seront assujettis. (Apocalypse 13:12-17.)

Une multitude de personnes, sans compter les prêtres, vivaient de la religion, d'une manière ou d'une autre, comme nous en avons vu un exemple à Éphèse dans l'histoire de Démétrius. A mesure que les chrétiens se multipliaient, la source des gains de ces personnes diminuait, et surtout celle des prêtres des innombrables temples et sanctuaires¹; de là une raison de plus pour détester les chrétiens.

Le culte des disciples du Seigneur formait aussi un contraste complet avec celui des fausses divinités. Aux jours de fêtes de celles-ci, de nombreuses et imposantes processions composées de vieillards vénérables, de jeunes gens dans la force de l'âge, de jeunes filles vêtues de blanc, d'enfants, se formaient et traversaient la ville pour se rendre aux temples des dieux. Là étaient offerts en grande pompe des sacrifices, et l'encens brûlé sur le feu des autels, remplissait les airs de doux parfums. Les chrétiens n'avaient ni temple, ni sacrifices. Ils se réunissaient dans quelque chambre haute pour adorer Dieu en esprit et en vérité; ils s'exhortaient à l'amour et aux bonnes œuvres, et rompaient le pain entre eux en souvenir de la mort de Christ. En se séparant, ils se donnaient le baiser de paix. Comme ils se rassemblaient d'une manière privée, leurs ennemis en vinrent à prétendre que, dans leurs réunions, ils s'adonnaient à des pratiques abominables, et c'était un nouveau sujet de haine contre eux. Mais un de ceux qui les persécutaient, Pline le jeune, écrivain romain distingué et gouverneur d'une province, est forcé, dans une lettre qu'il écrivait à l'empereur Trajan, de rendre témoignage à la pureté de leurs mœurs.

En même temps que les chrétiens s'abstenaient de participer aux fêtes religieuses païennes, ils évitaient aussi les jeux et les représentations théâtrales qui les accompagnaient d'habitude. A cet égard

1. Rome seule comptait sept cents temples et des autels sans nombre.

encore, ils étaient la condamnation vivante de ce qui se pratiquait autour d'eux et qui n'était que manifestation de ce que l'apôtre Jean nomme «la convoitise de la chair, la convoitise des yeux et l'orgueil de la vie.» (1 Jean 2:16.) Quel effet produisait cette séparation si entière? D'abord, on prit les chrétiens en pitié, puis on les méprisa, et enfin on en vint à les haïr comme des gens qui troublaient les autres dans leurs jouissances.

Ce qui les faisait encore considérer comme ennemis de l'État, c'est que plusieurs répugnaient à être soldats. A ce propos, un de leurs adversaires écrivait: «L'empereur ne vous punit-il pas avec justice? En effet, si tous étaient comme vous, qui resterait pour le défendre? Les barbares se rendraient maîtres du monde, et toute trace, et de votre propre religion même, et de la vraie sagesse, disparaîtrait du milieu des hommes; car ne croyez pas que votre Dieu suprême descendrait du ciel et combattrait pour vous.» Une dernière chose qui excitait les esprits contre les chrétiens, c'est que ceux-ci ne pouvaient garder secrètes les saintes vérités qu'ils avaient appris à connaître et qui remplissaient leurs cœurs de paix et de joie. «Allez dans tout le monde, et prêchez l'évangile à toute la création» (Marc 16:15), leur avait dit le Seigneur. «Nous ne pouvons pas ne pas parler des choses que nous avons vues et entendues» (Actes 4:20), disaient les apôtres. «L'amour de Christ nous étroit,» disait Paul; «nous sommes donc ambassadeurs pour Christ» (2 Corinthiens 5:14, 20). Ainsi, ils rendaient témoignage à Dieu et à son amour au milieu d'un monde perdu, et annonçaient «les vertus de celui qui nous a appelés des ténèbres à sa merveilleuse lumière». Mais «les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière, parce que leurs œuvres étaient mauvaises» (Jean 3:19), et ont de tout temps, d'une manière ou d'une autre, cherché à se débarrasser de ceux qui faisaient briller cette lumière importune.

Je viens de dire les motifs qui agissaient sur les cœurs des hommes pour les porter à persécuter les témoins de Christ, et ces mêmes motifs sont souvent allégués aussi de nos jours pour jeter le blâme sur eux. Mais il ne faut pas oublier qu'il y avait quelqu'un qui poussait les persécuteurs contre les chrétiens. C'était Satan, l'adversaire, le grand ennemi de Dieu et des hommes. Il se servait de toutes les passions, de tous les mauvais sentiments, de tout ce qui se trouve dans le méchant cœur de l'homme, pour chercher, en détruisant les chrétiens, à anéantir la vérité qui sauve. Il est «l'esprit qui opère dans les fils de la désobéissance,» le «lion rugissant cherchant qui il pourra dévorer». Et il s'empara de l'esprit du méchant empereur Néron pour le pousser à persécuter les disciples de Christ¹. Nous allons voir quelle occasion il prit pour le faire.

Une nuit du mois de juillet de l'an 64, éclata dans Rome un incendie terrible. Commencé près du cirque, il étendit bientôt ses ravages de toutes parts, et rien ne put l'arrêter. Excitées par un vent violent, les flammes s'élançèrent dans toutes les directions avec une rapidité inouïe, et bientôt la grande ville ne fut plus qu'une mer de feu. Durant six jours et sept nuits, l'incendie sévit avec fureur. Temples, palais, et maisons, furent réduits en cendres; une multitude de personnes perdirent la vie, quantité d'autres restèrent sans asile après avoir perdu leurs biens. Des quatorze quartiers que comprenait Rome, quatre seulement restèrent intacts; trois furent absolument détruits; les sept autres ne présentaient qu'un amas de ruines. Le feu ne s'arrêta que faute d'aliments, après que l'on fut parvenu à abattre toute une rangée de maisons pour former un vide que les flammes ne purent franchir.

1. Dans les derniers et terribles temps qui suivront l'enlèvement des saints pour être avec le Seigneur, Satan chassé du ciel; donnera au chef de l'empire romain qui sera alors rétabli, «sa puissance, son trône et un grand pouvoir», et il fera «la guerre aux saints» (Voyez Apocalypse 12:7-9; 13:1-7). Néron et ceux qui le suivirent en furent comme les précurseurs.

La première stupeur passée, on se demanda quel pouvait être l'auteur ou les auteurs d'un si terrible désastre. Les soupçons du peuple se portèrent sur Néron devenu odieux par ses vices abominables et sa cruauté, lui, meurtrier de sa mère, de son frère et de sa femme. On prétendait l'avoir vu contemplant, du haut d'une tour élevée, l'incendie, en chantant sur sa lyre les vers d'Homère qui décrivent la conflagration de Troie. On alla jusqu'à dire que le feu avait été mis par son ordre, afin qu'il pût jouir de cette vue, et afin d'avoir la gloire de rebâtir la ville sur un nouveau plan et d'y ériger pour lui-même un magnifique palais.

Afin de détourner de lui l'indignation publique, Néron, connaissant la haine du peuple contre les chrétiens, accusa ceux-ci du crime qu'on lui imputait, et les condamna aux plus affreux supplices. L'historien romain Tacite qui, à cette époque, était un enfant, nous en parle. «Néron» dit-il, «chercha des coupables et fit souffrir les plus cruelles tortures à des malheureux que le peuple nommait chrétiens, nom qui leur venait de Christ, condamné à mort sous Tibère, par Ponce Pilate... On commença par saisir ceux qui s'avouaient chrétiens, puis, sur leur déposition, une multitude d'autres. A leur supplice, on ajoutait la dérision; on les enveloppait de peaux de bêtes et on les faisait déchirer et dévorer par des chiens; d'autres étaient crucifiés; d'autres encore, attachés à des pieux, les vêtements et le corps enduits de résine, servaient comme de flambeaux pour éclairer la nuit. Néron avait donné ses propres jardins pour ce spectacle.» L'excès de ces supplices fit que le peuple «se sentit ému de compassion pour ces victimes qui semblaient moins être mises à mort pour le bien public, que pour satisfaire la cruauté d'un homme.»

Comment ces martyrs supportèrent-ils ces cruels tourments? Aucun récit ne le rapporte, non plus que leurs noms que Dieu seul connaît; mais nous pouvons être sûrs que Celui pour le nom duquel ils

souffraient, les soutint par sa grâce, afin qu'ils fussent «fidèles jusqu'à la mort». Ils auraient pu racheter leur vie et éviter ces souffrances en reniant Christ, mais ils le confessèrent, préférant souffrir pour Lui pendant un peu de temps et régner bientôt avec Lui. Il n'y avait pas longtemps que Paul les avait quittés, et ils avaient la lettre qu'auparavant il leur avait adressée. Ils pouvaient se rappeler, dans leurs tourments, et les exhortations, et ces paroles du bienheureux apôtre: «J'estime que les souffrances du temps présent ne sont pas dignes d'être comparées avec la gloire à venir qui doit nous être révélée»; ils étaient ainsi soutenus et élevés au-dessus de tout ce que la rage des hommes inventait, et pouvaient s'écrier en triomphe: «Qui est-ce qui nous séparera de l'amour du Christ? Tribulation, ou détresse, ou persécution, ou famine, ou nudité, ou péril, ou épée? Selon qu'il est écrit - Pour l'amour de toi, nous sommes mis à mort tout le jour; nous avons été estimés comme des brebis de tuerie. Au contraire, dans toutes ces choses, nous sommes plus que vainqueurs par Celui qui nous a aimés. Car je suis assuré... qu'aucune créature ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu, qui est dans le Christ Jésus, notre Seigneur.» (Romains 8:18, 35-39.)

Cette première persécution dura, avec plus ou moins de violence, jusqu'à la mort de Néron, qui périt de ses propres mains en l'an 68, haï de tous, poursuivi par ses soldats et le sénat révoltés. C'est de lui que Paul parle en disant: «J'ai été délivré de la gueule du lion.» Il avait donc entendu l'Évangile, mais il ne le reçut pas et mourut misérablement et accablé de terreurs. C'est dans la persécution suscitée par lui que Paul et Pierre subirent le martyre et allèrent vers le Seigneur. Quel contraste!

Telle fut la première persécution générale ordonnée par la puissance impériale contre les chrétiens. Nous vivons dans des temps paisibles. Nous pouvons bénir Dieu de ce qu'il retient la méchanceté de Satan, et nous permet de rendre notre culte sans empêchement. Mais rappelons-nous que quand le dia-

ble n'use pas de violence, il se sert de la ruse et cherche à endormir les âmes dans une fausse sécurité, en faisant croire à plusieurs qu'ils sont chrétiens, alors qu'ils ne font pas reposer leur espérance sur Christ. On voit des foules remplir chapelles, temples, et lieux de réunions, mais si des soldats étaient postés aux portes pour traîner en prison ceux qui sortent, les auditeurs seraient-ils aussi nombreux? Dieu veuille que nos cœurs soient attachés à Christ, de telle sorte que rien ne puisse nous séparer de Lui.

LA DESTRUCTION DE JÉRUSALEM

Ce grand événement et la dispersion finale des Juifs qui en est la conséquence, ne fait pas partie, à proprement parler, de l'histoire de l'Église. Cependant, comme il s'y rattache d'une manière très intime, nous en parlerons maintenant, parce qu'il suivit de très près la première persécution des chrétiens.

Le siège et la prise de Jérusalem, avec toutes les souffrances inouïes qu'y endurèrent les malheureux Juifs, furent la consommation des jugements dont Dieu frappa, après sa longue patience, le peuple qu'il avait choisi pour le bénir, mais qui s'était toujours montré ingrat et rebelle. Le Seigneur Jésus retrace la conduite des Juifs, dans la parabole des vigneron. Après les fréquents avertissements des prophètes, qu'ils n'avaient pas voulu écouter, Dieu avait dit - «J'enverrai mon Fils bien-aimé; peut-être que, quand ils le verront, ils le respecteront.» Mais qu'arriva-t-il? Le Seigneur Jésus nous le dit: «Ils ont, et vu, et haï et moi et mon Père.» Bien loin de le respecter, les chefs de la nation se dirent: «Celui-ci est l'héritier; venez, tuons-le, afin que l'héritage soit à nous», et c'est ce qu'ils firent. Que restait-il, sinon le jugement que d'ailleurs ils avaient prononcé eux-mêmes: «Le maître de la vigne fera périr misérablement ces méchants?»¹

Bien des fois le Seigneur avait averti les Juifs du sort qui les attendait, s'ils le rejetaient. Mais ils ne voulurent pas venir à Lui pour avoir la vie. Ils refusèrent la grâce qu'il leur offrait. Le Sauveur voyait avec une profonde douleur leur endurcissement et les châtements terribles qui en seraient la

1. Matthieu 21:37-38; Jean 15-24. Nos lecteurs sont instamment priés de lire avec soin toutes les citations des Écritures. Le récit que nous leur présentons éclaircira pour eux les paroles prophétiques du Seigneur.

conséquence et qui allaient fondre sur le peuple et la cité qu'il aimait. Écoutons ses accents si tendres: «Jérusalem, Jérusalem,» disait-il, «la ville qui tue les prophètes et qui lapide ceux qui lui sont envoyés, que de fois j'ai voulu rassembler tes enfants comme une poule rassemble ses poussins sous ses ailes, et vous ne l'avez pas voulu.» Que devait-il résulter de ce refus de venir à Christ? Le Seigneur le dit: «Voici, votre maison vous est laissée déserte.» Quelle était cette maison? Le temple qui allait cesser d'être la maison de Dieu et n'être plus que la maison d'un peuple rejeté de Dieu, maison vide de la présence de Celui qui en faisait la gloire. En effet, aussitôt après ces paroles, Jésus, qui était le Seigneur du temple, «sortit et s'en alla du temple» pour n'y plus rentrer¹. C'en était fait; le jugement était prononcé, et ne tarderait pas à être exécuté.

Les disciples du Seigneur n'avaient pas compris ses paroles. Ils étaient toujours remplis des pensées de gloire et de grandeur terrestres pour leur nation. Ils s'attendaient à ce que Jésus monterait sur son trône comme Fils de David et établirait son royaume. En sortant du temple, ils voulaient lui en faire admirer les magnifiques constructions et leur solidité. Mais le Seigneur leur répond: «Ne voyez-vous pas toutes ces choses? En vérité, je vous dis: il ne sera point laissé ici pierre sur pierre qui ne soit jetée à bas.»²

Les malheureux Juifs consommèrent leur crime inouï. Ils firent crucifier Celui qui était venu leur apporter le salut. Le jugement de Dieu ne tomba pas sur eux immédiatement, car tandis qu'eux avaient crié contre Jésus: «Ôte, ôte! Crucifie-le!» Jésus, pendant qu'on le crucifiait, avait prié pour eux et dit:

1. Matthieu 23:37-38;24:1.

2. Matthieu 24:2.

«Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font.»¹ Et à la prière de son Fils bien-aimé, Dieu avait prolongé le temps de sa patience.

Quarante années furent encore laissées à ce pauvre peuple pour se repentir. Le Seigneur leur envoya des messagers pour leur dire: «Tout est prêt; venez aux noces.»² C'étaient les apôtres et les évangélistes comme Étienne, qui à Jérusalem même, annoncèrent cette bonne nouvelle du pardon que Dieu voulait bien leur accorder pour l'amour de son Fils. «Je sais,» leur disait Pierre, «que vous l'avez fait par ignorance, de même que vos chefs aussi; mais Dieu a ainsi accompli ce qu'il avait prédit par la bouche de tous les prophètes, savoir que son Christ devait souffrir. Repentez-vous donc et vous convertissez, pour que vos péchés soient effacés.»³ Que firent-ils devant ces appels si pressants? Quelques-uns crurent et furent sauvés, il est vrai, mais quant à la masse de la nation, ses chefs en tête, le Seigneur nous dit, dans la parabole des noces, comment ils accueillirent son invitation: «Eux, n'en ayant pas tenu compte, s'en allèrent, l'un à son champ, et un autre à son trafic; et les autres, s'étant saisis de ses esclaves, les outragèrent et les tuèrent.»⁴ Nous avons vu, en nous occupant des premiers temps de l'Assemblée, comment ces paroles se réalisèrent. Les apôtres battus et jetés en prison, Étienne lapidé, Jacques décapité, Paul persécuté avec acharnement, montrent l'incrédulité des Juifs et leur haine contre le nom de Jésus. «La colère de Dieu était venue sur eux au dernier terme»⁵, et la

1. Jean 19:15; Luc 23:34.

2. Matthieu 22:4.

3. Actes 3:17-19.

4. Matthieu 22:5-6.

5. 1 Thessaloniens 2:16.

sentence allait être exécutée. «Le roi fut irrité, et ayant envoyé ses troupes, il fit périr ces meurtriers-là et brûla leur ville.»¹ Jésus, étant proche de la ville, et la voyant, avait pleuré sur elle, disant: «Si tu eusses connu, toi aussi, au moins en cette tienne journée, les choses qui appartiennent à ta paix! mais maintenant elles sont cachées devant tes yeux. Car des jours viendront sur toi, où tes ennemis t'entoureront de tranchées, et t'environneront, et te serreront de tous côtés, et te renverseront par terre, toi et tes enfants au-dedans de toi; et ils ne laisseront pas en toi pierre sur pierre, parce que tu n'as point connu le temps de ta visitation.»² Tout cela s'accomplit avec la plus minutieuse exactitude. Car la parole de Dieu est ferme, elle «demeure à toujours»; et le Seigneur Jésus a dit: «Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront point.»³

Nous allons voir comment le jugement de Dieu sur les Juifs s'exécuta. Des historiens romains, et en particulier Tacite, nous ont laissé quelques détails sur la guerre de Judée, mais celui qui nous rapporte le plus complètement les événements de cette période de douleurs et de calamités sans égales, est l'historien juif Josèphe qui en fut le témoin oculaire. Nommé gouverneur de la Galilée par les Juifs révoltés contre les Romains, il avait soutenu un long siège dans la ville de Jotopata, avait été fait prisonnier et se trouvait avec le général romain qui assiégeait Jérusalem, lui servant d'intermédiaire et d'interprète auprès de ses malheureux compatriotes.

1. Matthieu 22:7.

2. Luc 19:42-44.

3. Luc 21:33.

Les Juifs avaient toujours supporté avec impatience la domination des Romains. Ils ne voulaient pas comprendre qu'ils leur étaient assujettis à cause de leurs péchés, dont ils auraient dû s'humilier, et ne rêvaient qu'un Messie guerrier et conquérant. C'est ce qui les fit mépriser et rejeter un Sauveur humble et débonnaire qui leur prêchait la repentance, et écouter des imposteurs qui les conduisirent à la ruine.

Bien des fois il y avait eu des révoltes partielles¹. De faux messies s'étaient élevés et avaient entraîné après eux des partisans. Les Romains avaient étouffé dans le sang ces tentatives d'insurrection. Voici ce qui amena la révolte générale et finale, pour l'exécution du jugement de Dieu et l'accomplissement des paroles du Seigneur.

Des troubles et des rixes sanglantes avaient eu lieu à Césarée entre les Grecs et les Juifs. Ces derniers en avaient appelé à Gessius Florus, procureur de Judée, et lui avaient envoyé une somme de huit talents, afin de se le rendre favorable. Florus garda l'argent, mais ne fit rien pour les Juifs. Au contraire, il traita avec le plus grand mépris et fit jeter en prison plusieurs des principaux Juifs de Césarée, venus auprès de lui pour revendiquer leurs droits. En même temps, il exigeait des habitants de Jérusalem une somme considérable, sous prétexte que l'empereur en avait besoin.

Ses demandes furent repoussées avec dédain par les Juifs de Jérusalem qui avaient appris le traitement dont avaient été victimes ceux de Césarée. Le nom de Florus fut couvert d'insultes. Irrité, il marcha contre la ville avec des troupes, et le peuple effrayé se soumit aussitôt. Mais Florus semblait

1. Actes 5:36-37; 21:38.

décidé à pousser à bout les Juifs et à les forcer à la révolte. Il donna ordre à ses soldats de piller la ville et de tuer quiconque résisterait. Plusieurs Juifs, même d'entre ceux qui ne firent point de résistance, furent ainsi mis à mort. Alors l'avidé procureur, ayant fait entrer dans Jérusalem un plus grand nombre de troupe, se mit en devoir de piller le trésor du temple. Pour empêcher cette profanation et arrêter les soldats dans leur tentative, le peuple, soulevé, fit pleuvoir sur eux, des fenêtres et du haut des maisons, une grêle de pierres. Florus, devant cette résistance, abandonna son entreprise et se retira avec le butin qu'il avait fait.

Les chefs du peuple juif se trouvant ainsi accablés sous la tyrannie de cet homme dur et injuste, en appelèrent au gouverneur de Syrie, Cestius Gallus, sous les ordres duquel se trouvait Florus. Mais sur ces entrefaites, un événement eut lieu qui alluma définitivement la guerre entre les Romains et les Juifs. Nous lisons au chapitre 5 des Actes, que Gamaliel, prenant la défense des apôtres devant le sanhédrin, parla d'un certain Judas le Galiléen, qui avait entraîné à la révolte un grand peuple. Ce Judas prêchait la guerre contre les Romains et déclarait qu'on ne devait plus leur payer d'impôts. Il fut tué dans un combat, mais son parti, dispersé pour un temps, releva la tête sous les ordres de son fils et poussa le peuple à résister aux Romains par les armes. Il y avait bien aussi un parti qui aurait voulu la paix, mais le parti de la guerre prévalut et commença les hostilités par un acte de trahison insigne. Florus, en quittant Jérusalem, y avait laissé une garnison. Attaqués par les Juifs, les soldats romains, après une vigoureuse résistance, furent forcés de se rendre. Ils le firent, sous la promesse solennelle de la part des Juifs qu'ayant déposé leurs armes, ils pourraient quitter Jérusalem. Mais à peine désarmés, au mépris de la foi jurée, les Juifs se jetèrent sur eux et les tuèrent tous, sauf un seul qui demanda grâce. Cette perfidie détruisit toute espérance de paix. En même temps, les païens à Césarée se ruèrent

sur les Juifs et en tuèrent vingt mille. De toutes parts, on prit les armes et la révolte devint générale. Pour la réprimer, Cestius Gallus s'avança avec une armée.

Nous voyons ainsi l'aveuglement terrible auquel Dieu abandonnait ce malheureux peuple et qui le précipitait vers sa ruine, en appelant sur lui les coups de ces redoutables Romains, maîtres alors du monde. Sans le savoir, ceux-ci étaient les armées du grand Roi qui allait venger l'insulte faite à son Fils bien-aimé¹.

Cestius Gallus, après s'être emparé de plusieurs villes révoltées de la Palestine, marcha enfin contre Jérusalem. L'attaque commença, et les Romains se rendirent bientôt maîtres d'une partie de la ville. Ils se mettaient en devoir d'abattre la seconde muraille, et les assiégés pressés de si près, étaient dans la plus grande consternation, lorsque sans raison apparente Cestius Gallus fit retirer ses troupes. Cette retraite devint pour les Romains un véritable désastre. Les Juifs enhardis se précipitèrent hors de la ville à leur poursuite. Les Romains, obligés de passer dans le défilé étroit de Beth-Horon, y furent écrasés sous une grêle de pierres par les Juifs qui occupaient les hauteurs. Près de 6000 hommes périrent, et Cestius lui-même n'échappa qu'à grand-peine. Les Juifs rentrèrent à Jérusalem en triomphe et chargés de butin.

Comment expliquer ce fait? Nous avons là encore l'accomplissement d'une parole du Sauveur. Il avait dit à ses disciples: «Quand vous verrez Jérusalem environnée d'armées, sachez alors que sa désolation est proche. Alors, que ceux qui sont en Judée s'enfuient dans les montagnes; et que ceux qui

1. Matthieu 21:38-39; 22:7.

sont au milieu de Jérusalem s'en retirent; et que ceux qui sont dans les campagnes n'entrent pas en elle. Car ce sont là des jours de vengeance; afin que toutes les choses qui sont écrites soient accomplies.» (Luc 21:21-22.) Obéissant à ces paroles, les chrétiens, grâce au répit que leur donna la retraite de Cestius, sortirent de Jérusalem et se retirèrent à Pella, de l'autre côté du Jourdain. Rien ne restait donc à Jérusalem qui pût arrêter le jugement de Dieu suspendu depuis si longtemps sur un peuple coupable.

Les Romains ne pouvaient laisser les Juifs se glorifier de leur victoire; leur révolte devait être réprimée. L'empereur Néron envoya contre eux une armée de 60,000 hommes, commandée par Vespasien, le plus habile de ses généraux. Les Juifs, dans l'intervalle, s'étaient fortifiés, avaient amassé des provisions, forgé des armes, et se préparaient à une résistance désespérée. Les paroles du Seigneur devaient s'accomplir. «Si tu eusses connu», disait-il en pleurant sur Jérusalem, «toi aussi, au moins en cette tienne journée, les choses qui appartiennent à ta paix! mais maintenant elles sont cachées devant tes yeux. Car des jours viendront sur toi, où tes ennemis t'entoureront de tranchées, et t'environneront, et te serreront de tous côtés, et te renverseront par terre, toi et tes enfants au-dedans de toi; et ils ne laisseront pas en toi pierre sur pierre, parce que tu n'as point connu le temps de ta visitation.» (Luc 19:42-44.)

Ces jours dont Jésus parle, étaient arrivés. Mais avant d'en venir au siège de Jérusalem, écoutons encore une autre partie des paroles prophétiques du Seigneur relatives à ces grands événements. Il disait aux apôtres: «Nation s'élèvera contre nation, et royaume contre royaume; il y aura de grands tremblements de terre en divers lieux, et des famines et des pestes, et il y aura des sujets d'épouvantement et de grands signes du ciel.» (Luc 21:10-11.) Il avait, dit aussi: «Avant toutes ces choses, ils mettront les mains sur vous, et vous persécuteront... et vous serez haïs de tous à cause de mon nom.»

(Luc 21:12-17.) Nous avons vu précédemment qu'en effet, soit par les Juifs d'abord, puis à la fin du règne de Néron, les chrétiens furent horriblement persécutés.

Quant aux autres parties de la prophétie, les historiens anciens rapportent qu'à cette époque, des guerres civiles et étrangères sévirent partout. En moins de deux ans, quatre empereurs se succédèrent. Néron se tua; son successeur Galba fut mis à mort par les légions révoltées; Othon, qui suivit, se donna la mort, et Vitellius fut déchiré par la populace de Rome. Ces changements n'avaient pas lieu sans des luttes sanglantes. En même temps, les armées romaines combattaient les peuples de la Germanie. En Italie, en Crète et en Asie mineure, de violents tremblements de terre renversèrent des villes. Des famines sévirent en divers lieux sous l'empereur Claude. (Voyez Actes 11:28.) Des pestes désolèrent plusieurs contrées et particulièrement la Judée. Nous savons que du moment que le Seigneur l'avait dit, la chose devait avoir lieu, car «le Ciel et la terre passeront», dit-il, «mais mes paroles ne passeront point.» (Luc 21:33.) Mais il est frappant de voir ces historiens anciens, ennemis des chrétiens et ne connaissant rien de ce que Christ avait annoncé, rendre ainsi hommage à ses paroles.

Il en est de même pour ces «sujets d'épouvantement et les grands signes du ciel». L'historien Josèphe rapporte qu'une étoile ou comète, avec une longue queue en forme de glaive, resta durant une année au-dessus de la cité. On vit dans le ciel, dit-il encore, des chariots et des troupes de soldats qui s'entrechoquaient et des armes étincelantes. Dans une autre occasion, l'autel parut durant une demi-heure enveloppé d'une grande lumière qui ensuite s'éteignit. Les portes d'airain de la cour intérieure du temple, si pesantes qu'il fallait vingt hommes pour les mouvoir, s'ouvrirent d'elles-mêmes, ce que l'on regarda comme un signe que le temple ne serait plus protégé contre l'ennemi.

Tacite, l'historien romain, confirme ces faits. Il dit qu'un embrasement subit de nuages couvrit tout le temple de feux, et ajoute qu'une voix surnaturelle se fit entendre quand les portes s'ouvrirent et prononça ces paroles: «Les dieux s'en vont.» Un païen pouvait parler des dieux, mais, en effet, le peuple juif avait comblé la mesure de ses crimes, et Dieu l'avait abandonné. L'apôtre disait des Juifs: «Ils ont mis à mort et le Seigneur Jésus et les prophètes, ils nous ont chassés par la persécution... nous empêchant de parler aux nations, afin qu'elles soient sauvées, pour combler toujours la mesure de leurs péchés; mais la colère est venue sur eux au dernier terme.» (1 Thessaloniens 2:15-16.)

Dieu donnait ainsi par des signes manifestes, des avertissements à ce pauvre peuple. Il y en eut un surtout qui fit une profonde impression. Un homme nommé Jésus, fils d'Ananus, se mit à parcourir les rues de Jérusalem en criant: «Voix de l'orient, voix de l'occident, voix des quatre vents, voix contre Jérusalem et la sainte maison, voix contre tout ce peuple! Malheur, malheur à Jérusalem!» On se saisit de lui et on le battit pour le faire taire; mais il ne cessa de crier: «Malheur, malheur à Jérusalem!» Il fut amené devant le gouverneur romain qui lui demanda qui il était, d'où il venait, et pourquoi il proférait ces paroles; mais on n'obtint de lui aucune autre réponse que ces mots: «Malheur, malheur à Jérusalem!» Il fut cruellement frappé de verges sans que l'on pût tirer rien d'autre de lui. Enfin on le relâcha, le regardant comme un fou. Il avait commencé avant la révolte, alors que tout était en paix, et continua pendant quatre années. Pendant le siècle, il ne cessa de faire entendre son cri, faisant le tour des murailles, insensible au danger, lorsqu'à un certain moment, après avoir dit: «Malheur à Jérusalem» il s'écria: «Malheur, malheur à moi!» et il tomba mort, frappé d'une pierre lancée par les assiégeants. Mais tous les avertissement furent vains. S'il y avait dans Jérusalem des habitants qui auraient

préféra se soumettre aux Romains, ceux qui voulaient la guerre à outrance les firent taire et précipitèrent le peuple dans la ruine prédite.

Vespasien et son fils Titus, après avoir pris et détruit les villes les plus importantes de la Judée, et passé au fil de l'épée ou vendu comme esclaves les habitants, se dirigèrent vers Jérusalem.

Trois partis se divisaient la ville. Ils se haïssaient d'une haine mortelle, et, avant l'arrivée des Romains, avaient rempli Jérusalem de sang. Les plus cruels, nommés les Zélotes, qui avaient pour chef Jean de Giscala, avaient fait périr 12,000 des plus riches habitants de la ville, et, pour s'emparer du temple, avaient égorgé la garde qui occupait l'édifice sacré. Sans les Romains, la cité aurait péri des mains de ses enfants qui se dévoraient entre eux comme des bêtes féroces. Mais à l'approche des Romains, ils se réunirent contre l'ennemi commun.

Vespasien, ayant été nommé empereur, laissa le commandement à Titus qui commença le siège de la ville, dans le mois d'avril de l'an 70.

Les Romains s'occupaient à établir leurs retranchements, lorsque tout à coup les Juifs firent une sortie et les attaquèrent avec fureur. Les Romains surpris, furent mis en désordre; plusieurs furent tués et Titus lui-même échappa à grand-peine. Il rallia cependant ses soldats, et, après un combat d'une journée, repoussa les Juifs dans la ville.

Titus continua les travaux de siège et résolut d'attaquer la partie septentrionale de la ville, nommée Bézétha, comme étant la moins fortifiée. Mais avant de raconter quelques particularités de ce siège

mémorable, nous devons dire un mot des moyens qu'employaient les Romains pour s'emparer des villes, et comment les assiégés repoussaient leurs attaques.

Pour ébranler et renverser les murs, les Romains faisaient usage de machines nommées béliers. Elles se composaient d'une énorme poutre terminée à un bout par une puissante pièce en fer de la forme d'une tête de bélier. Cette poutre était suspendue par des cordes à une sorte d'échafaudage assez semblable à un portique de gymnastique, de manière à pouvoir être mise en mouvement. On la retirait en arrière au moyen de cordages, puis on la laissait aller, et elle frappait de tout son poids, augmenté de la vitesse de sa course, contre les murs que l'on voulait renverser. Les hommes qui faisaient mouvoir le bélier étaient abrités par une construction en planches, semblable à un hangar.

Indépendamment de ces machines de guerre, les Romains en avaient d'autres destinées à lancer contre les assiégés de grosses pierres et d'énormes flèches. Ils construisaient aussi des tours en bois recouvertes de fer ou de peau, et qui s'élevaient à une hauteur supérieure à celles des murailles. Ces tours étaient mobiles sur des roues, de sorte qu'on pouvait les faire avancer ou reculer et les porter du côté que l'on voulait. Des archers et des frondeurs en occupaient la plate-forme supérieure et de là, avec leurs traits, cherchaient à chasser les défenseurs des murailles et à protéger ceux des leurs qui manœuvraient les machines de guerre. La partie inférieure renfermait souvent un bélier, et des autres étages on pouvait lancer des ponts volants pour descendre sur les murs de la ville assiégée.

Nous voyons que si l'on ne connaissait pas les puissants et meurtriers engins de guerre que l'on emploie maintenant, le génie inventif de l'homme s'était déjà déployé dans ce champ terrible des luttes

sanglantes qui ne prouvent que trop que le monde est sous la puissance de celui qui est meurtrier dès le commencement (Jean 8:44).

Les Juifs à leur tour ne manquaient pas de moyens de défense. Du haut des murailles, ils lançaient aussi des traits et des pierres pour écarter les assiégeants. Mais leur grand effort tendait à détruire les redoutables machines de guerre de leurs ennemis. Pour cela, tantôt ils creusaient des mines qui allaient jusqu'au-dessous du sol où reposaient les machines; ils soutenaient la voûte de ces galeries souterraines avec des étais en bois, auxquels, avant de se retirer, ils mettaient le feu. Le sol s'effondrait quand les supports étaient consumés et entraînait les machines. D'autres fois, par des portes cachées, ils faisaient une sortie avec des torches allumées et des matières inflammables, et cherchaient à incendier les machines et les tours. Alors Titus lançait sur eux sa cavalerie et les refoulait dans leurs murs.

Titus attaqua donc d'abord la partie de la ville nommée Bézétha. Il mit en action trois béliers pour battre la muraille. En même temps, il fit avancer des tours, du haut desquelles des archers et des frondeurs accablaient de traits les défenseurs de la ville qui s'efforçaient d'entraver ses manœuvres. Sous les coups incessants des béliers, les murailles, bien que formées de pierres de onze mètres de longueur sur cinq et demi d'épaisseur, commencèrent à chanceler.

Enfin une brèche fut faite. Les Romains entrèrent, mais ne trouvèrent personne. Les Juifs s'étaient retirés derrière l'enceinte fortifiée qui fermait la seconde partie de la ville, ou ville basse.

Les machines de guerre furent amenées, et, en peu de jours, une brèche ayant été pratiquée, les Romains entrèrent dans cette seconde partie de la ville. Titus ne voulut pas d'abord en détruire les maisons, espérant toujours que les Juifs renonceraient à se défendre. Mais cette clémence faillit coûter

cher à ses troupes. Les Romains, ayant pénétré dans les rues étroites et tortueuses de la ville, se virent assaillis par les juifs qui en connaissaient tous les détours. Titus prit des mesures pour empêcher le retour de semblables attaques et refoula les Juifs dans la troisième partie de la ville, ou ville haute.

C'est là que se trouvait le temple. En contemplant sa magnificence, Titus aurait voulu l'épargner ainsi que le reste de la cité. Il tenta d'engager les Juifs à se rendre, mais ses offres furent rejetées avec mépris. Il dut poursuivre le siège.

Tout ce qui restait des habitants de la ville se trouvait renfermé dans la ville haute. Bientôt la famine commença à se faire sentir. Des personnes riches donnaient tout ce qu'elles possédaient pour un peu de nourriture, et plusieurs moururent de faim. A cela vinrent s'ajouter les violences des brigands qui occupaient le temple et ses alentours. Ils s'étaient pourvus de vivres, mais quand ils virent leurs ressources leur manquer, ils se répandirent dans la ville pour enlever de force tout ce qu'ils pouvaient trouver. Quelqu'un était-il soupçonné de cacher des provisions, ils le mettaient à la torture jusqu'à ce qu'il les leur eût découvertes.

Toutes les affections naturelles disparaissaient dans cette misère horrible. Les parents arrachaient la nourriture à leurs enfants, et les enfants à leurs parents; les maris l'enlevaient à leurs femmes, et les femmes à leurs maris. Une bande d'hommes armés qui parcouraient les rues de la ville, en quête d'aliments, furent attirés par l'odeur d'un mets que l'on faisait cuire. C'était dans la demeure d'une dame riche, de haute naissance, Marie, femme d'Éléazar. Ils entrent et exigent qu'on leur apporte cette nourriture qu'ils ont sentie. Marie s'avance vers eux, la tenant dans ses mains, mais ces hommes endurcis au mal défont en voyant les restes de son propre enfant dont elle avait mangé elle-même une partie.

«Mangez,» s'écria-t-elle, «puisque moi j'ai mangé; ne soyez pas plus délicats qu'une mère. Mais si vous êtes trop religieux pour toucher un tel mets, laissez-m'en le reste.» Saisis d'horreur, ils s'enfuirent.

Quel accomplissement terrible de ce que la parole de Dieu avait prononcé contre Israël, s'il était rebelle! Écoutons ce que disait Moïse, plus de quinze cents ans auparavant: «L'Éternel amènera contre toi, de loin, du bout de la terre, une nation semblable à l'aigle qui vole, une nation dont tu n'entends pas la langue, une nation au visage dur...» Et elle t'assiégera dans toutes tes portes, jusqu'à ce que s'écroulent, dans tout ton pays, les hautes et fortes murailles en lesquelles tu te confiais; et elle t'assiégera dans toutes tes portes, dans tout ton pays que l'Éternel ton Dieu t'a donné.» Combien tous les traits de cette prophétie sont frappants, quand on les compare avec ce qui se passait alors. Comme les Romains sont bien décrits, cette nation venue «de loin», dont la langue n'était pas «entendue» des Juifs, et dont «la dureté» envers leurs ennemis était bien connue. Mais écoutons la suite: «Et dans le siège et dans la détresse dont ton ennemi t'enserrera tu mangeras la chair de tes fils et de tes filles... L'homme tendre et très délicat au milieu de toi regardera d'un œil méchant son frère et la femme de son cœur, et le reste de ses fils qu'il a conservés, pour ne donner à aucun d'eux de la chair de ses fils qu'il mangera... La femme tendre et délicate au milieu de toi, qui, par délicatesse et par mollesse, n'aurait pas tenté de poser la plante de son pied sur la terre,... *mangera ses fils en secret.*» (Deutéronome 28:49-57.) Alors se trouvaient justifiées les paroles que Jésus, marchant à la croix, disait avec douleur aux femmes qui le suivaient: «Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi; mais pleurez sur vous-mêmes et sur vos enfants car voici, des jours viennent, dans lesquels on dira: Bienheureuses celles qui n'ont point eu d'enfants!» (Luc 23:28-29.) Peut-être y avait-il dans Jérusalem des femmes qui

avaient entendu ces paroles et qui pouvaient s'en souvenir. «C'est une chose terrible que de tomber entre les mains du Dieu vivant!» (Hébreux 10:31.)

Plusieurs des malheureux habitants de Jérusalem tentaient-ils de sortir de la ville pour chercher quelque nourriture, saisis par les soldats de Titus, ils étaient crucifiés en vue des murs pour frapper de terreur les assiégés et les amener à capituler. Plus de cinq cents de ces misérables furent crucifiés en un seul jour. Si grand fut le nombre de ceux qui, poussés par la famine, bravaient le danger et furent pris, que le bois vint à manquer pour cette œuvre de mort. Mais loin d'amener les Juifs à se rendre, ces rigueurs ne faisaient que les exaspérer davantage, et s'il y en avait qui faiblissaient, on les traînait sur les murs et on leur montrait ce qu'il fallait attendre de la miséricorde romaine.

Titus était donc arrivé à la troisième enceinte, à un angle de laquelle s'élevait la tour Antonia qui défendait le temple. Il fit avancer ses machines de guerre et les plaça en quatre points différents. Tout était prêt pour une vigoureuse attaque, qu'on espérait être la dernière. Les soldats n'attendaient que le signal du général, lorsque tout à coup le sol s'ébranla comme sous l'effet d'un tremblement de terre, puis s'enfonça en entraînant les machines de guerre. Le terrain avait été miné par les Juifs qui, voyant tomber les tours et les béliers, se précipitèrent en masse hors des portes avec des torches allumées pour brûler tout ce qu'ils pourraient. Ils attaquèrent les Romains avec une telle furie, que ceux-ci commencèrent à lâcher pied. Titus accourut, rallia ses troupes et repoussa les Juifs dans la ville. Mais les Romains furent très découragés par cet échec.

Le général romain convoqua un conseil de guerre dans lequel on résolut de réduire les Juifs par la famine. Toute l'armée se mit à l'œuvre, et, en trois jours, un mur de circonvallation de six kilomètres

et demi, avec treize tours, fut élevé. «Des jours viendront sur toi, où tes ennemis t'entoureront de tranchées, et t'environneront, et te serreront de tous côtés,» avait dit le Seigneur Jésus. (Luc 19:43.)

Aussitôt après ce grand travail, le général romain fit construire de nouvelles machines. Les Juifs ayant encore tenté de les détruire par des travaux souterrains, une partie du mur de la ville que ces travaux avaient ébranlée, s'écroula, ouvrant une large brèche par laquelle les Romains se précipitèrent. Ils se trouvèrent en face d'une autre muraille, mais ayant été construite à la hâte, elle céda bientôt, et, de cette manière, les Romains se rendirent maîtres de la tour Antonia.

Titus voulait conserver le temple. Il fit demander aux Juifs de l'évacuer, promettant solennellement que ses troupes ne le souilleraient pas. Mais les chefs avaient déjà mis à mort les sacrificateurs, bu le vin consacré et consommé les aliments que renfermait l'édifice sacré dont ils ne se souciaient pas. Titus et Josèphe firent un dernier appel aux Juifs, tous, *sauf ceux-ci*, désiraient épargner le temple. Titus s'écria: «J'en prends à témoin vos dieux, toute mon armée, les Juifs qui sont avec moi et vous-mêmes, que je ne vous oblige pas à ce crime.» Tout fut inutile. Et comment en aurait-il été autrement? La parole du Seigneur devait s'accomplir: «Il ne restera pierre sur pierre qui ne soit jetée à bas.» (Luc 21:6.)

Les cours et les portiques du temple furent attaqués et brûlés; mais Titus était décidé à épargner le temple même. Le 10 août était arrivé, anniversaire du jour où, environ 650 ans auparavant, le premier temple avait été détruit par le roi de Babylone. Titus avait établi son quartier général dans la tour Antonia et prenait quelque repos, remettant le dernier assaut au lendemain, lorsqu'un cri se fait entendre: un soldat se précipite dans la chambre du général et lui annonce que le temple est en feu. Après le

départ de Titus, quelques soldats avaient attaqué des Juifs qui se défendaient encore dans les parvis, et l'un d'eux, monté sur les épaules d'un camarade, avait atteint une des fenêtres du temple et avait jeté dans l'intérieur une torche allumée. Bientôt l'édifice entier fut en flammes.

Titus se hâta d'accourir. Il commanda à ses soldats d'éteindre l'incendie, mais, ou ils ne l'entendirent pas au milieu du bruit et de la confusion, ou ils refusèrent de l'écouter. Un grand nombre de Juifs s'étaient réfugiés dans le temple comme dans une retraite sacrée. Tous furent égorgés. Des ruisseaux de sang coulaient dans l'édifice saint. Titus y pénétra et fut ébloui par la magnificence de l'intérieur. L'or dont étaient faits les ustensiles et qui couvrait les murs, reflétait les flammes et ajoutait à la grandeur et à l'horreur du spectacle. Le lieu saint était encore intact. Titus fit un dernier effort pour le sauver, mais en vain. Les soldats n'écoutèrent pas sa voix. Un plus grand que Titus, Dieu lui-même, *devait être obéi*. Le lieu saint fut aussi la proie des flammes, Les saints ustensiles, la table des pains de proposition, le chandelier à sept branches, en furent emportés. On les voit, portés par les soldats, dans les bas-reliefs qui ornent l'arc de triomphe élevé à Rome en l'honneur de Titus, et qui représentent son entrée dans la ville au retour de si victorieuse expédition. Après tant de siècles, ce monument, resté debout, rappelle non seulement la gloire du général romain, mais, par-dessus tout, la fermeté des jugements de Dieu.

Il restait cependant encore une partie des bâtiments qui attenaient au temple. Environ 6000 Juifs s'y étaient amassés, séduits par un faux prophète qui leur avait assuré qu'au dernier moment Dieu interviendrait. Mais Christ, le vrai prophète, que la nation avait rejeté¹, avait annoncé que tout serait

1. Comparer Deutéronome 18:18-19, et Actes 3:22-23.

renversé. Sa parole fut accomplie, ainsi que celle de Moïse. Tous périrent. Sur les ruines du temple, l'armée romaine offrit des sacrifices à ses dieux et salua Titus empereur, c'est-à-dire général victorieux.

La ville haute, protégée par une enceinte munie de trois tours très fortes, restait au pouvoir des Juifs, commandés par Jean et Simon. Ce ne fut que le 7 septembre, près d'un mois après la destruction du temple, que cette dernière partie de Jérusalem tomba entre les mains des Romains. Les deux chefs des Juifs s'enfuirent par des passages souterrains, dans l'espoir de sauver leurs vies; les autres, découragés et mourant de faim, n'offrirent qu'une faible résistance. Les vainqueurs tuèrent d'abord tous ceux qu'ils trouvèrent, jusqu'à ce que leurs bras fussent lassés du carnage; ensuite, ils ne mirent à mort que les infirmes et épargnèrent les autres. La ville fut rasée, à l'exception de trois fortes tours qu'on laissa debout comme monuments des difficultés du siège et de la valeur des assiégeants.

Ceux des Juifs qui restaient en vie furent triés comme du bétail. Les principaux furent mis à mort; les plus beaux hommes furent réservés pour orner le triomphe de Titus, quand il entrerait à Rome; plusieurs furent destinés aux travaux des mines, d'autres à combattre dans les provinces comme gladiateurs contre les bêtes féroces, pour l'amusement du peuple. En l'honneur de la fête de l'empereur Domitien, deux mille cinq cents périrent ainsi. Enfin, un grand nombre furent vendus comme esclaves; mais on les haïssait et on les méprisait tellement, que beaucoup d'entre eux ne trouvèrent pas d'acquéreurs. Un million cent mille Juifs perdirent la vie dans le siège de Jérusalem, par les armes, la famine et les maladies. Ce nombre considérable vient de ce que beaucoup de gens des campagnes s'étaient réfugiés dans la ville, qui, d'un autre côté, était remplie de ceux que la fête de Pâque y avait amenés et qui ne purent retourner chez eux. On estime que, durant cette effroyable guerre — guerre

sans merci — treize cent mille Juifs périrent. Quatre-vingt-dix-sept mille furent faits captifs et traités comme nous l'avons dit.

Ainsi périt, au milieu de calamités sans exemple dans l'histoire, la cité chérie, la ville du grand Roi, vouée à la destruction à cause de ses péchés et pour n'avoir pas connu le temps de sa visitation, quand son Messie, le Christ, vint chez elle. Les Juifs le rejetèrent et le mirent à mort. Et maintenant, ce qu'il avait dit s'était accompli: «Ils tomberont sous le tranchant de l'épée, et seront menés captifs parmi toutes les nations.» (Luc 21:24.) Moïse aussi, quinze siècles auparavant, avait annoncé leur triste sort. Lisez avec attention ses paroles: «Vous resterez un petit nombre d'hommes, au lieu que vous étiez comme les étoiles des cieux en multitude; parce que tu n'as pas écouté la voix de l'Éternel, ton Dieu... Vous serez arrachés de dessus la terre où tu vas entrer pour la posséder. Et l'Éternel te dispersera parmi tous les peuples, d'un bout de la terre jusqu'à l'autre bout de la terre... Et parmi ces nations tu n'auras pas de tranquillité.» (Deutéronome 28:62-65.) Avec quelle merveilleuse exactitude toutes les paroles de Dieu ne se sont-elles pas accomplies, et ne s'accomplissent-elles pas encore aujourd'hui!

Mais les paroles mêmes du Seigneur laissent une porte ouverte à l'espérance. «Jérusalem,» avait-il dit, «sera foulée aux pieds par les nations, *jusqu'à ce que* les temps des nations soient accomplis.» C'est ce qui a lieu maintenant. Mais le jour viendra où Dieu se retournera en faveur de son peuple qu'il ne saurait oublier. Les temps où les nations ont l'empire auront fini leur cours, et la prophétie de Jérémie s'accomplira: «L'Éternel m'est apparu de loin: Je t'ai aimée d'un amour éternel; c'est pourquoi je t'attire avec bonté. Je te bâtirai encore, et tu seras bâtie, vierge d'Israël... Car il y a un jour auquel les gardes crieront sur la montagne d'Éphraïm: Levez-vous, et nous monterons à Sion, vers l'Éternel, notre Dieu... Faites éclater la louange, et dites: Éternel, sauve ton peuple, le reste d'Israël. Voici, je les

fais venir du pays du nord, et je les rassemble des extrémités de la terre... tous ensemble, une grande congrégation: ils retourneront ici. Ils viendront avec des larmes, et je les conduirai avec des supplications; je les ferai marcher vers des torrents d'eaux par un chemin droit; ils n'y trébucheront pas... Nations, écoutez la parole de l'Éternel, et annoncez-la aux îles éloignées, et dites: Celui qui a dispersé Israël le rassemblera et le gardera comme un berger son troupeau... Et ils viendront et exulteront avec chant de triomphe sur les hauteurs de Sion, et ils afflueront vers les biens de l'Éternel, au blé, et au moût, et à l'huile, et au fruit du menu et du gros bétail... Mon peuple sera rassasié de mes biens.» (Jérémie 31:3-14.) Telles sont les merveilleuses promesses que Dieu a en réserve pour son peuple. «Il y a espoir pour ta fin», dit-il (vers. 17.)

Sur quelle base l'Éternel répandra-t-il ces bénédictions? Ce sera en vertu du sang de Christ, que les pauvres Juifs aveuglés ont versé. C'est «le sang de la nouvelle alliance.» (Matthieu 26:28.) Et voici quelle sera cette nouvelle alliance que Dieu traitera avec son peuple: «Voici, des jours viennent, dit l'Éternel, et j'établirai avec la maison d'Israël et avec la maison de Juda une nouvelle alliance, non selon l'alliance que je fis avec leurs pères, au jour où je les pris par la main pour les faire sortir du pays d'Égypte, mon alliance qu'ils ont rompue... Car c'est ici l'alliance que j'établirai avec la maison d'Israël, après ces jours-là, dit l'Éternel: je mettrai ma loi au-dedans d'eux, et je l'écrirai, sur leur cœur, et je serai leur Dieu, et ils seront mon peuple; et ils n'enseigneront plus chacun son prochain, et chacun son frère, disant: Connaissez l'Éternel; car ils me connaîtront tous, depuis le petit d'entre eux jusqu'au grand, dit l'Éternel; car je pardonnerai leur iniquité, et je ne me souviendrai plus de leur péché.» (Jérémie 31:31-34.)

Voilà ce que l'Éternel réserve à son peuple d'Israël qu'il n'a pas rejeté pour toujours. (Romains 11:1-2.) «Les fils d'Israël retourneront et rechercheront l'Éternel, leur Dieu, et David, leur roi, et se tourneront avec crainte vers l'Éternel et vers sa bonté, à la fin des jours.» (Osée 3:5.) Nous comprenons sans peine de qui parle le prophète, en disant David, leur Roi. C'est de Jésus, de Celui qu'ils ont percé, ainsi que Dieu le dit par Zacharie: «Je répandrai sur la maison de David et sur les habitants de Jérusalem un esprit de grâce et de supplications; et ils regarderont vers moi, Celui qu'ils auront percé.» (Zacharie 12:10.)

En ce temps-là, «la ville sera bâtie à l'Éternel... elle ne sera plus arrachée ni renversée, à jamais». «Tu appelleras tes murs Salut, et tes portes Louange.» «Et le nom de la ville, dès ce jour-là, sera *L'Éternel est là*.» (Jérémie 31:38, 40; Ésaïe 60:18; Ézéchiel 48:35.)

Ces choses n'ont pas encore été accomplies, les Juifs sont encore dispersés, et Jérusalem est toujours foulée aux pieds par les nations. Mais toutes les paroles de Dieu auront leur réalisation: «Le ciel et la terre, passeront, mais mes paroles ne passeront pas» a dit le Seigneur.

L'APÔTRE JACQUES

L'Assemblée, l'Église, avait commencé à Jérusalem. Elle se composait d'abord uniquement de Juifs convertis au Seigneur Jésus. Ces croyants d'entre les Juifs étaient restés attachés au temple et aux cérémonies de la loi. (Actes 21, 20.) Ils n'avaient pas compris que Christ étant venu, cet ancien ordre des choses devait disparaître, comme n'étant que l'ombre de tout ce que Christ apportait. (Hébreux 10, 1.) La destruction de Jérusalem et du temple vint briser ces liens qui les retenaient encore attachés au judaïsme, mais auparavant, dans sa tendre bonté, le Seigneur leur avait adressé, par le moyen de l'apôtre Paul, une lettre, l'épître aux Hébreux, où il leur montrait Christ dans le ciel, le Fils de Dieu, remplaçant d'une manière infiniment excellente, tout ce que la loi donnait. Nous apprenons, dans cette belle épître, qu'Il est la victime parfaite offerte une fois pour toutes pour ôter nos péchés; Il est le grand souverain sacrificateur paraissant pour nous dans le ciel devant Dieu et intercédant pour nous; il nous ouvre, par son sang, l'accès du sanctuaire céleste où Il est entré comme notre précurseur; le ciel est ainsi la patrie vers laquelle nous marchons, les yeux fixés vers Jésus, le grand capitaine de notre Salut, qui a vaincu nos ennemis et nous a montré le chemin. Tout cela ne vaut-il pas mieux qu'un temple, un culte et des cérémonies terrestres? Tandis que tout ce qui est terrestre passe et prend fin, «Jésus Christ est le même, hier, et aujourd'hui, et éternellement». Aussi l'apôtre termine-t-il en exhortant les croyants hébreux, et nous aussi, à sortir «vers Jésus hors du camp, portant son opprobre; car nous n'avons pas ici de cité permanente, mais nous recherchons celle qui est à venir.» (Hébreux 13:8, 13, 14.) Les croyants hébreux ayant ainsi reçu ces divines assurances et ces précieuses consolations, pouvaient abandonner sans regret ce qui n'était que passager et allait être détruit, et saisir un royaume qui ne peut être ébranlé. Ils avaient une espérance céleste de biens éternels. Aussi, après la destruction de

Jérusalem, les assemblées composées de chrétiens juifs, perdirent leur caractère mélangé, et il n'y eut plus extérieurement «ni Juifs, ni Grecs».

Mais si, par la grâce de Dieu, les chrétiens avaient trouvé une abondante consolation dans la certitude des bénédictions célestes, les malheureux Juifs n'en avaient aucune. Ils ne pouvaient renoncer à une ville et à une terre qui leur étaient si chères. Attendant toujours un Messie libérateur et conquérant, ils se rallièrent encore une fois et tentèrent de rebâtir Jérusalem. Pour les empêcher de reconstituer leur nationalité, l'empereur Adrien voulut élever dans cette ville un temple à Jupiter. Alors éclata une terrible insurrection des Juifs, sous la conduite du faux prophète Barcochébas, qui prétendait être l'étoile annoncée par Balaam. (Nombres 24, 17.) La révolte fut étouffée dans le sang. Près de 600,000 Juifs périrent. Adrien établit à Jérusalem une colonie romaine et donna à la ville le nom d'Aelia Capitolina. Il fut défendu aux Juifs, sous peine de mort, d'y entrer, et même de la contempler de loin. Ce fut la fin de la nation juive dans sa terre. Ils subsistent toujours, un peuple à part, mais dispersés.

Plus tard, un empereur romain, nommé Julien l'Apostat, parce qu'il avait été chrétien au moins de nom, et qu'il avait renoncé au christianisme pour embrasser le paganisme, plein de haine contre Christ et les chrétiens, voulut faire mentir les prophéties et les paroles de Dieu en rétablissant Jérusalem et le temple. Il adressa un appel aux Juifs, les invitant à venir concourir à cette œuvre. Dieu arrêta cette entreprise impie. Rien ne peut annuler la parole de Dieu.

Avant de continuer l'histoire de l'Assemblée, nous dirons quelques mots sur les apôtres Jacques et Jean. Nous avons déjà parlé de Pierre et de Paul, et ce que nous savons des autres apôtres, en dehors de ce que dit l'Écriture, est trop incertain pour être mentionné.

L'apôtre Jacques dont nous parlons ici, n'est pas le frère de Jean. Celui-ci avait été mis à mort par le roi Hérode. (Actes 12.) Mais l'autre Jacques, fils d'Alphée, était aussi au nombre des apôtres choisis par le Seigneur. Nous le trouvons mentionné aux chapitres 15 et 21 des Actes et dans l'épître de Paul aux Galates. (Chapitre 2.) Dans ces différents endroits, nous le voyons occuper une place éminente dans l'assemblée de Jérusalem. Avec Pierre et Jean, il était considéré comme une colonne, c'est-à-dire le soutien de l'assemblée. (Galates 2:9.) Comme les autres, il était resté attaché aux cérémonies de la loi judaïque; mais il avait un cœur large et, dirigé par l'Esprit Saint, c'est lui qui le premier donna l'avis de ne pas obliger les chrétiens d'entre les nations à observer la loi. C'était un homme humble; nous le voyons dans la salutation qui est au commencement de l'épître qu'il écrivit aux douze tribus d'Israël dans la dispersion. Bien qu'il fût parent du Seigneur selon la chair (Galates 1:19) et apôtre, il prend seulement le titre «d'esclave de Dieu et du Seigneur Jésus Christ». Il savait que si «Dieu résiste aux orgueilleux, il donne la grâce aux humbles» (Jacques 1:1 et 4:6.) En même temps, il était d'une piété très grande et marchait dans la sainteté et la justice devant Dieu, de sorte qu'on l'avait surnommé le Juste. On voit dans son épître comment il exhorte les chrétiens à montrer la réalité de leur foi par leurs œuvres, en étant patients dans la souffrance, en ne faisant pas acception de personnes, en veillant sur leurs paroles, en ayant une vraie sagesse, pure, paisible, pleine de miséricorde et de bons fruits, en fuyant les convoitises du monde et en vivant dans la dépendance de Dieu et dans la prière persévérante, en attendant la venue du Seigneur.

Ce qu'il disait, il le pratiquait. Aussi tous, chrétiens et Juifs, avaient pour lui un profond respect, et bien des âmes étaient gagnées à Christ par ses exhortations appuyées par la sainteté de sa vie. Cela excita au plus haut point la jalousie et la haine des scribes et des pharisiens, comme ç'avait été le cas

pour son Maître, le Seigneur Jésus. Voyant qu'un si grand nombre de personnes étaient amenées par lui à reconnaître Jésus comme Seigneur et Christ, ils résolurent de le faire périr.

Pour accomplir leur dessein, ils vinrent le trouver et lui dirent: «Nous te prions d'arrêter le peuple, car tous vont après Jésus, comme s'il était le Christ. Parle-lui, afin qu'il ne s'égaré pas. Dis à tous ceux qui viennent à la fête de Pâque ce qui concerne Jésus.» Jacques consentit à leur désir, et ils le conduisirent sur le faite du temple, afin que tous pussent l'entendre. Alors ils lui dirent «O juste, aux paroles duquel nous devons prêter l'oreille, dis-nous quelle est la doctrine de Jésus.» Il répondit. «Pourquoi me demandez-vous ce qui concerne le Fils de l'homme? Il est assis dans le ciel et à la droite de la puissance, et doit en revenir sur les nuées.» Plusieurs dans la foule furent convaincus et glorifièrent Dieu en s'écriant: «Hosanna au fils de David!» Mais les ennemis de Jacques, remplis de fureur, précipitèrent le serviteur de Dieu du haut du temple, et, comme il vivait encore, ils le lapidèrent, tandis que, suivant l'exemple de son divin Maître, il priait pour eux. C'était vers l'an 66. L'historien Josèphe regarde la destruction de Jérusalem comme un châtement infligé aux Juifs à cause du meurtre de celui qu'on appelle un homme très juste.

JEAN, LE DISCIPLE BIEN-AIMÉ

Jean, «le disciple que Jésus aimait», survécut à tous les autres apôtres. Le Seigneur aime tous ceux qui sont à Lui¹, mais il honorait Jean d'une affection spéciale qui était pour ce dernier son plus beau titre de gloire et pour son cœur le bien le plus précieux. Aussi, dans son évangile, aime-t-il à se désigner ainsi. Jésus lui donna de son amour un gage bien touchant. C'est à lui que, sur la croix et devant ensuite quitter la terre, il confia sa mère. Marie était au pied de la croix, l'âme saisie de douleur en voyant les souffrances de son Fils rejeté par Israël;² à côté d'elle se tenait «le disciple que Jésus aimait», que son amour pour son divin Maître avait ramené sur cette scène de douleur. Et Jésus dit à sa mère: «Femme, voilà ton fils», et au disciple: «Voilà ta mère.» Héritage précieux pour Jean! Et quelle délicatesse d'affection envers sa mère! Le Seigneur savait que ce qui la consolait mieux, serait d'être avec celui qu'il aimait. «Et dès cette heure-là, le disciple la prit chez lui.» On ignore combien de temps Marie vécut encore sur la terre, entourée des soins de Jean. Elle est nommée pour la dernière fois dans le premier chapitre du livre des Actes.

Quant à Jean, Paul le mentionne comme étant encore à Jérusalem vers l'an 50³. Selon Irénée, auteur chrétien du IIe siècle et qui, dans sa jeunesse, avait connu des personnes qui avaient vécu avec Jean, l'apôtre se fixa plus tard à Éphèse d'où il visitait les assemblées voisines.

1. Jean 13:1.

2. «Et même une épée transpercera ta propre âme», avait dit Siméon à Marie, lorsqu'il tenait le petit enfant entre ses bras.

3. Galates 2:9.

Jean parvint à un âge très avancé; il mourut dans sa centième année. Cette longue vie faisait penser à ses amis qu'il ne verrait pas la mort, mais resterait jusqu'au jour de Jésus, se fondant sur les paroles du Seigneur à Pierre: «Si je veux qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne, que t'importe?» L'apôtre ajoute: «Cette parole se répandit parmi les frères, que ce disciple-là ne mourrait pas,» mais il corrige cette pensée en disant: «Jésus ne lui avait pas dit qu'il ne mourrait pas.»¹ Il mourut en effet à Éphèse, mais durant sa longue carrière il put veiller sur les assemblées, les édifier par ses enseignements et combattre les erreurs que les faux docteurs introduisaient dans l'Église. Il put aussi voir se former le recueil des saints écrits du Nouveau Testament, auxquels plus tard, furent ajoutés les siens — son évangile, ses épîtres et l'Apocalypse. Il écrivit ces livres dans les dernières années de sa vie, vers l'an 95 et 96, près de trente ans après que Jude eut écrit son épître, et il fut ainsi le dernier des écrivains sacrés.

Nous dirons un mot des écrits du disciple que Jésus aimait. Il est important d'avoir la connaissance des «saintes lettres», qui peuvent rendre sage à salut, et pour les comprendre rien n'est utile comme d'avoir un sommaire de ce que chaque livre des Écritures renferme².

Jean, dans son évangile, nous présente la même divine et adorable personne dont nous parlent Matthieu, Marc et Luc, c'est-à-dire le Seigneur Jésus Christ, mais c'est dans son caractère de Fils unique et éternel de Dieu, Dieu lui-même, devenu un homme ici-bas pour nous révéler, dans sa Personne, ses actes et ses paroles, Dieu son Père, qui est aussi le nôtre³. L'évangile de Jean nous parle beaucoup de

1. Jean 21:22-23.

2. Lisez 2 Timothée 1:13-14.

la vie éternelle, manifestée dans le Fils de Dieu qui est la vie. Cette vie est donnée à ceux qui croient en Lui. Ceux-là sont nés de Dieu; ils sont enfants de Dieu, et ont la vie éternelle. Aussi Jean, à la fin de son évangile, nous dit-il le but qu'il s'est proposé en l'écrivant: «Ces choses sont écrites afin que vous croyiez que Jésus est le Christ, le Fils de Dieu, et qu'en croyant vous ayez la vie par son nom.» Dans cet évangile nous trouvons aussi la promesse du Seigneur d'envoyer à ses disciples le Saint Esprit, pour demeurer éternellement avec eux les conduire dans toute la vérité et les faire jouir des choses célestes en Christ¹.

Combien il est beau et précieux de contempler ainsi le Fils de Dieu, manifestant sur la terre la vie et le caractère de Dieu, en amour et en sainteté, car la grâce et la vérité sont venues par Jésus Christ. Puissent nos cœurs s'attacher à cette personne divine qui s'est abaissée Jusqu'à nous! Écoutons les enseignements qu'il donne à Nicodème venu à Lui de nuit, et à qui il montre la nécessité d'une nouvelle nature pour connaître les choses de Dieu, et dont en même temps il dirige les regards, comme aussi les nôtres, vers Lui-même élevé sur la croix, Lui, le Fils unique donné de Dieu, pour qu'en croyant en Lui, nous ayons la vie éternelle. Contemplons-le assis au bord du puits de Sichar, fatigué du chemin, mais, dans son amour, oubliant la fatigue et ses besoins pour parler à une pauvre pécheresse de l'eau qui jaillit en vie éternelle. Oui, lisons cet évangile avec soin, demandant au Seigneur que l'Esprit de vérité nous le fasse comprendre et révèle toujours plus à nos cœurs l'amour du Sauveur.

3. Lisez Jean 1:1, 14, 18; 14:7-11; 20:17.

1. Jean 1:5; 11:25; 14:6; 3:15, 16, 36; 5:24; 6:40; 1:12, 13; 14:16, 17, 26; 16:13.

La première épître de Jean est adressée à tous les chrétiens. Chacun de nous doit la prendre pour lui-même. Elle nous rappelle que Christ est la vie éternelle en même temps que le vrai Dieu, que cette vie qui était auprès du Père a été manifestée sur la terre dans la personne du Seigneur, et que les apôtres l'ont vue, entendue et touchée. Mais cette vie est aussi dans le chrétien, et maintenant que Christ est dans le ciel, c'est le chrétien qui manifeste ici-bas, la vie de Dieu en marchant comme Christ a marché, dans l'amour, la sainteté, la justice, le dévouement et la séparation d'avec le monde qui gît dans le mal. Quel grand et précieux privilège pour l'enfant de Dieu! Ne désirerons-nous pas en jouir? Cette belle épître nous fait connaître les deux caractères essentiels de Dieu — Il est lumière et Il est amour. Le chrétien a le privilège de marcher dans la lumière, et en ceci il a connu l'amour de Dieu, c'est que Dieu a envoyé son Fils unique dans le monde afin que nous vivions par Lui, et afin qu'il fût la propitiation pour nos péchés. Et maintenant, «celui qui demeure dans l'amour, demeure en Dieu et Dieu en lui.» Jean écrit aux chrétiens pour les introduire dans la communion du Père et du Fils, afin qu'ainsi leur joie fût parfaite. Et à la fin, il dit: «Je vous ai écrit, afin que vous sachiez que vous avez la vie éternelle, vous qui croyez au nom du Fils de Dieu.»

Après cette épître, Dieu a voulu que nous en eussions deux autres très courtes du même apôtre. L'une est adressée à une dame chrétienne pour la mettre en garde contre les séducteurs qui n'apportent pas la doctrine de Christ; l'autre est écrite à un chrétien nommé Gaïus, pour l'encourager à marcher dans la vérité et à recevoir les ouvriers du Seigneur. Jean y blâme aussi Diotrèphe qui usurpait dans l'assemblée une place d'autorité. En quelques lignes, l'Esprit de Dieu nous donne ainsi des enseignements et des directives bien simples, mais bien nécessaires, pour marcher selon le Seigneur. Puis-

sions-nous écouter et mettre en pratique l'avertissement de l'apôtre: «Bien-aimé, n'imites pas le mal, mais le bien. Celui qui fait le bien est de Dieu; celui qui fait le mal n'a pas vu Dieu.»

Sous l'empereur Domitien, persécuteur des chrétiens, Jean fut exilé à Patmos, petite île sauvage de l'Archipel. Là il reçut du Seigneur le livre prophétique de l'Apocalypse ou Révélation. Il nous l'apprend lui-même dans le premier chapitre: «Moi, Jean, qui suis votre frère et qui ai part avec vous à la tribulation et au royaume et à la patience en Jésus, j'étais dans l'île appelée Patmos, pour la Parole de Dieu et pour le témoignage de Jésus Christ. Je fus en Esprit, dans la journée dominicale.» Un jour de dimanche, le Saint Esprit fit passer devant ses yeux de magnifiques visions et le Seigneur lui donna l'ordre de faire connaître aux chrétiens ce qui lui avait été révélé: «Ce que tu vois, écris-le dans un livre, et envoie-le aux sept assemblées.» La première chose que voit Jean, c'est le Seigneur dans tout l'éclat de sa gloire comme Fils de l'homme à qui «Dieu a donné l'autorité de juger»¹. Car l'Apocalypse est surtout un livre de jugement.

Ensuite, le Seigneur fait écrire par Jean aux sept assemblées d'Asie qui représentent l'Assemblée de Dieu sur la terre dans ses différents états successifs, jusqu'à ce que, à cause de son infidélité, elle soit rejetée du Seigneur. Après cela, Jean a les visions des choses qui viennent après que l'église professante a été rejetée et que les saints ont été ravis dans le ciel. Ce sont les jugements terribles qui fondront sur un monde idolâtre et incrédule, et qui amèneront l'établissement du royaume de Christ. Durant mille ans, le diable étant lié, Christ et les siens régneront sur une terre heureuse et bénie. Mais après les mille ans, Satan est délié, il séduit les hommes et les entraîne à une dernière révolte contre

1. Jean 5:27.

Dieu, qui les détruit et précipite Satan dans l'étang de feu et de soufre. Alors le ciel et la terre actuels disparaissent, le grand trône blanc du jugement final est dressé, et ceux qui y comparaissent, les méchants, ont pour partage l'étang de feu et de soufre. Un ciel nouveau et une terre nouvelle surgissent; Dieu fait toutes — choses nouvelles; c'est le bonheur éternel pour tous les rachetés: «Dieu lui-même sera avec eux, leur Dieu.» Ce saint livre, donné par Jésus lui-même à Jean pour que celui-ci le communique à l'Église, renferme, sans doute, des choses difficiles à comprendre, mais il en contient beaucoup d'autres propres à élever l'âme vers Dieu, Jésus et le ciel. Souvenons-nous que le Saint Esprit a dit: «*Bienheureux* celui qui lit, et ceux qui entendent les paroles de la prophétie, et qui gardent les choses qui y sont écrites,, car le *temps est proche.*»

L'amour que Jean connaissait et qu'il avait puisé dans le cœur de son divin Maître, se manifesta jusqu'à la fin de sa vie. On raconte que trop âgé et trop faible pour se rendre dans les assemblées, il s'y faisait porter, et, incapable de prononcer un long discours, il se bornait à répéter — «Mes petits enfants, aimez-vous les uns les autres.»

— Pourquoi, lui demandaient les frères, redis-tu toujours la même parole?

— Parce que c'est le commandement du Seigneur, répondait l'apôtre, et que, s'il est accompli, tout est accompli. En effet, «l'amour est de Dieu, et quiconque aime est né de Dieu et connaît Dieu.»

Comme nous l'avons dit, sa longue vie faisait penser qu'il ne mourrait pas, mais demeurerait jusqu'au retour du Seigneur. Il passa cependant par la mort, mais dans ses écrits, il nous fait connaître les voies de Dieu jusqu'à la fin. Il s'endormit à Éphèse et son esprit bienheureux s'en alla auprès du Seigneur qu'il avait tant aimé. Avec les autres saints endormis en Jésus, il attend le moment dont Jésus

parlait en disant: «Je reviendrai et vous prendrai auprès de moi.» C'est le moment de la résurrection de vie pour ceux qui sont délogés et du changement des «vivants qui demeurent jusqu'à la venue du Seigneur.» Alors tous ensemble rendus semblables au Sauveur glorifié, nous serons conduits par Lui dans la maison de son Père. Glorieuse et bienheureuse espérance!

La mort de Jean eut lieu l'an 100, la troisième année du règne de l'empereur Trajan.

LES ÉPÎTRES DU SEIGNEUR AUX SEPT ASSEMBLÉES D'ASIE. LA PERSONNE DU SEIGNEUR

L'Apocalypse, que Jean écrit à la fin de sa longue carrière, est «la révélation de Jésus Christ que Dieu lui a donnée pour montrer à ses esclaves les choses qui doivent arriver bientôt; et il l'a signifiée, en l'envoyant par son ange, à son esclave Jean.» Ces choses, qui doivent arriver bientôt, sont les jugements qui frapperont le monde pour amener l'établissement du règne du Seigneur Jésus Christ. Elles sont décrites à partir du chapitre 6. Mais auparavant, le Seigneur a quelque chose à dire à l'Église sur la terre. C'est ce que nous trouvons dans les chapitres 2 et 3; il est bon que nous le parcourions avant de continuer l'histoire de l'Église ou l'Assemblée après le délogement du saint apôtre, le disciple que Jésus aimait. Nous avons, en effet, dans ces lettres que le Seigneur adresse par son serviteur Jean à sept assemblées, une histoire prophétique de ce qui avait déjà eu lieu et de ce qui devait encore se passer dans l'Église jusqu'au retour du Seigneur pour les saints.

Le Seigneur apparaît d'abord à Jean dans l'éclat de sa gloire comme Fils de l'homme prêt à exercer le jugement. Mais Dieu commence «le jugement par sa propre maison.»¹ Aussi Jean voit-il le Seigneur «au milieu de sept lampes d'or» qui représentent sept assemblées. Et ces assemblées sont celles qui existaient alors à Éphèse, à Smyrne, à Pergame, à Thyatire, à Sardes, à Philadelphie et à Laodicée, toutes les sept dans la province d'Asie, pas très éloignée d'Éphèse, et peut-être celles que l'apôtre visitait plus particulièrement dans ses tournées pastorales.

1. 1 Pierre 4:17.

Pourquoi, dira-t-on, le Seigneur choisit-il sept assemblées et celles-là plutôt que d'autres? D'abord, il faut nous rappeler que le nombre sept représente toujours, dans l'Écriture, un ensemble complet (par exemple, les sept jours de la semaine); nous apprenons ainsi que le Seigneur a en vue l'Église dans son ensemble, bien que dans sept différentes périodes ou états jusqu'à la fin. Et ensuite, il choisit les assemblées désignées, parce que chacune présentait un trait spécial, propre à caractériser un état particulier de l'Église à un moment donné.

Pourquoi, demandera-t-on encore, les églises sont-elles représentées par des lampes d'or? L'or est le métal précieux par excellence. Il représente ce qui convient à Dieu, à sa présence;¹ il est l'emblème de la justice divine. Les lampes sont d'or pour montrer qu'elles sont de Dieu, établies par Lui, et fondées sur la justice divine. Et de même que les lampes sont destinées à porter et répandre la lumière, ainsi l'Église était établie pour être le vase destiné à faire briller devant le monde la lumière de la vérité touchant Dieu et son Fils bien-aimé. Ensuite, le Seigneur est représenté comme marchant au milieu des assemblées, pour nous montrer qu'il voit et juge tout dans l'Église.

Les traits sous lesquels le Seigneur se montre à Jean sont remarquables. L'apôtre le voit «semblable au Fils de l'homme»; c'est le Seigneur dans son humanité, car le Père «lui a donné autorité de juger, parce qu'il est Fils de l'homme.»² Comme Fils de l'homme il a été méprisé, rejeté et cloué à la croix; comme Fils de l'homme, Dieu l'a glorifié, et il viendra dans l'éclat de sa gloire pour juger³. Il était

1. Dans l'intérieur du tabernacle, la demeure de Dieu, tout était en or. Voyez Exode 25:10-40; 26:29.

2. 1 Jean 5:27.

3. Voyez Luc 9:22, 26; Matthieu 25:31; Apocalypse 14, 14-20.

«vêtu d'une robe qui allait jusqu'aux pieds, et ceint, aux mamelles, d'une ceinture d'or». Cela indique la calme attitude d'un juge, et la ceinture d'or signifie qu'il jugera selon la justice de Dieu. Quand le précieux Sauveur veut faire connaître aux siens qu'il aime jusqu'à la fin, le service qu'il accomplit pour eux dans le ciel, afin qu'ils soient maintenus propres pour la présence et la communion de Dieu, il prend l'attitude de serviteur, et pour cela il ôte ses vêtements, se ceint d'un linge et leur lave les pieds qu'ensuite il essuie¹. Mais ici, il a le caractère de Juge. Jean remarque ensuite une autre chose dans la personne du Seigneur

«Sa tête et ses cheveux étaient blancs comme de la laine blanche, comme de la neige.» Pour comprendre la signification de ces traits, lisons quelques mots dans la merveilleuse vision de Daniel: «Je vis jusqu'à ce que les trônes furent placés, et que l'Ancien des jours s'assit. Son vêtement était blanc comme la neige, et les cheveux de sa tête, comme de la laine pure.»² C'est une séance du jugement que se tient. Mais qui est l'Ancien des jours? Quel autre serait-ce que Dieu, le Dieu qui a précédé les temps, Celui qui «vit aux siècles des siècles»? Ainsi, le Seigneur Jésus a ici le même caractère que l'Ancien des jours, et cela nous révèle sa divinité. Tout en étant Fils de l'homme, il est le vrai Dieu, Dieu béni éternellement³.

Mais continuons à examiner les traits de la glorieuse personne du Seigneur. «Ses yeux sont comme une flamme de feu»; ils sondent et pénètrent tout, même ce qu'il y a de plus caché dans les replis du

1. Jean 13:4- 5. Comparez avec 1 Jean 2:1.

2. Daniel 7:9.

3. 1 Jean 5:20; Romains 9:5.

cœur. N'est-ce pas là aussi un des attributs de Dieu, et un caractère essentiel à celui qui juge?¹ Ensuite, Jean voit «ses pieds, semblables à de l'airain brillant, comme embrasés dans une fournaise.» Les pieds sont ce sur quoi l'homme repose; l'airain est quelque chose de solide, en même temps il désigne la justice de Dieu s'exerçant en jugement contre le mal;² le feu, est aussi un symbole ou une figure du jugement qui doit consumer les pécheurs³. Ainsi ce que vit Jean indique la fermeté inflexible avec laquelle le Seigneur exercera le jugement. Combien cela est solennel! «Sa voix», dit ensuite Jean, «est comme une voix de grandes eaux.» Ce n'est plus cette voix tendre et miséricordieuse qui disait: «Venez à moi, vous tous qui vous fatiguez et qui êtes chargés, et moi, je vous donnerai du repos»⁴; la voix si douce que les brebis entendent, et qu'elles suivent⁵; non, c'est la voix majestueuse et redoutable qui annonce le jugement qui vient, de même qu'on entend de loin le grondement d'un fleuve débordant qui détruit tout sur son passage. Quel avertissement! Les pieds du Seigneur qui, sur la terre, le portaient de lieu en lieu pour annoncer la paix et le salut, seront alors fermes pour exécuter le jugement, et sa voix qui prononçait des paroles de grâce, portera la terreur dans les cœurs.⁶

«Il avait», dit — encore Jean, «dans sa main droite sept étoiles.» Plus loin, nous apprenons que ces Sept étoiles sont «les anges des sept assemblées.» Ce sont ceux qui, à cause de la position qu'ils occu-

1. Hébreux 4:13; Jérémie 17:10.

2. L'autel sur lequel les victimes étaient consumées, était d'airain. (Exode 27:1-8.)

3. Marc 9:43-48.

4. Matthieu 11:28.

5. Jean 10:27.

6. Actes 10:36-38; Matthieu 12:19.

pent dans les assemblées, les représentent devant Dieu¹. Ils ont à y répandre la lumière que Dieu leur a donnée. Le Seigneur les tient dans sa main, car c'est à Lui, non à un homme, si excellent soit-il, qu'appartient l'autorité dans les assemblées. «De sa bouche sortait une épée aigüe à deux tranchants»², c'est la parole du Seigneur qui est ainsi désignée; sa parole qui atteint et pénètre jusqu'au fond de la conscience du pécheur; sa parole qui combat et réduit à néant les ennemis de la vérité; sa parole qui, dans le jugement des rebelles à la fin, les frappera de mort.

«Et son visage était comme le soleil quand il luit dans sa force.» C'est le dernier trait. Il nous montre le Seigneur revêtu de l'autorité suprême dont le soleil est toujours l'emblème. C'est l'autorité dont il sera revêtu lorsque son royaume sera établi, qu'à son nom se ploiera «tout genou des êtres célestes, et terrestres, et infernaux, et que toute langue confessera que Jésus Christ est Seigneur, à la gloire de Dieu le Père»³, et que l'éclat de sa gloire brillera aux yeux de tous. C'est ainsi que, sur la sainte montagne, Pierre, Jacques et Jean l'avaient déjà contemplé, tel qu'il sera dans son royaume, quand il fut transfiguré devant eux, que son visage resplendit comme le soleil, et que ses vêtements devinrent blancs comme la lumière.⁴

Tel apparut le Seigneur à Jean, le disciple bien-aimé, avant de lui donner les messages pour les sept assemblées. Quel effet cette vue glorieuse produisit-elle sur le disciple de Jésus? Quel œil peut sup-

1. Une étoile désigne quelqu'un qui occupe une position élevée, d'où il est responsable de répandre la lumière qu'il a reçue. (Ésaïe 14:12-14; Daniel 12:3; Apocalypse 9:1-2)

2. Hébreux 4:14; Éphésiens 6:17.

3. Philippiens 2:10-11.

4. Matthieu 16:28; 17:2.

porter l'éclat de la gloire dont Dieu a revêtu son Fils bien-aimé comme homme ressuscité et qu'il a établi pour être Juge? Quelle oreille humaine peut entendre sans être frappée de terreur la voix de Celui qui va venir prononcer la sentence contre les méchants?¹ Aussi lorsque Jean vit le Seigneur dans cette gloire — Celui qu'il avait connu humble et débonnaire sur la terre — il tomba à ses pieds comme mort. Mais le Seigneur ne voulut pas laisser son cher disciple sous cette impression de crainte. Il mit sa main droite sur lui, cette main dont l'attouchement guérissait autrefois les malades, et prononça ces paroles bénies qui montraient qu'il était toujours le même Jésus, qui aime les siens d'un amour qui chasse la crainte: «Ne crains point.»² Et il a le droit et le pouvoir de chasser la crainte du cœur de l'homme pécheur et de le vivifier, car, dit-il à Jean, «moi, je suis le premier et le dernier, et le vivant.» C'est-à-dire que c'est Lui qui est l'auteur de toutes choses et pour qui elles ont été faites; le Vivant est Celui en qui réside la vie et duquel toute vie découle. Cela ne proclame-t-il pas qu'il est Dieu? Oui, nous ne saurions trop le répéter et le mettre dans nos cœurs Jésus est Dieu. Comme Jean le dit dans l'évangile «La Parole était Dieu.»³ Et c'est Lui, la Parole, qui est devenu chair; il a été un homme qui a habité parmi nous et est mort pour nous. C'est ce que le Seigneur fait comprendre à Jean, car il ajoute:«Et j'ai été mort, et voici, je suis vivant aux siècles des siècles; et je tiens les clefs de la mort et du hadès.» Retenons bien cela: Celui qui est le Dieu vivant, qui possède la vie en Lui-même, le Créateur de toutes choses, est devenu un homme pour passer par la mort. «J'ai été mort,» dit-il. Nous avons

1. Daniel 10:9.

2. C'est la parole qu'il dit à Pierre pour ôter le trouble de sa conscience réveillée par le sentiment de ses péchés (Luc 5:18); c'est aussi ce qu'il dit à Paul pour l'encourager dans son labeur et ses combats à Corinthe. (Actes 18:9.)

3. Jean 1:1, 14.

là l'humanité du Seigneur Jésus. Il rappelle sa mort, parce que si alors Satan semblait avoir vaincu, en réalité la mort de Jésus lui brisait la tête et annulait sa puissance. Mais comme homme aussi, Jésus est sorti des liens de la mort; il l'a vaincue, étant ressuscité par la puissance de Dieu, et il est vivant à toujours comme Homme ressuscité et glorifié. Et à Lui appartient la puissance sur la mort et le hadès, c'est-à-dire le lieu invisible où vont les âmes de ceux qui délogent. Un jour, en vertu de cette puissance, il ressuscitera les morts, ceux qui se sont endormis en Lui, aussi bien que ceux qui seront morts sans Lui. Mais quelle différence! Les uns pour la vie heureuse auprès de Dieu, les autres pour le jugement et la condamnation éternelle¹.

Voilà la Personne glorieuse que Jean contempla: le Fils de l'homme, mais le vrai Dieu en même temps; Celui qui a été mort, mais qui vit à jamais, et qui dans son abaissement n'a jamais cessé d'être le Vivant.

Examinons maintenant les messages que Jésus donna à son serviteur pour les sept assemblées.

1. Jean 5:28-29.

ÉPHÈSE, SMYRNE ET PERGAME

Lorsque Jean qui, à la vue de la glorieuse personne du Christ, était tombé à ses pieds comme mort, eut été ranimé par l'attouchement de la main bénie et par les paroles de grâce du Seigneur, Jésus lui dit: «Écris les choses que tu as vues, et les choses qui sont, et les choses qui doivent arriver après celles-ci.»

Les choses que Jean avait vues, c'était Christ dans sa gloire comme Juge; celles qui sont, c'est ce qui se rapporte à l'Église, et elles durent encore et dureront jusqu'au retour du Seigneur pour chercher les saints; celles qui doivent arriver après celles-ci, sont des événements qui auront lieu ensuite sur la terre jusqu'à l'apparition en gloire du Seigneur Jésus Christ.

Après cela, le Seigneur fait écrire par Jean des lettres aux «anges», c'est-à-dire à ceux qui représentaient devant Lui les sept églises d'Asie. Rappelons-nous que ces églises, ou plutôt l'état dans lequel le Seigneur les voit, représentent divers états successifs de l'Assemblée universelle sur la terre.

À chacune de ces assemblées, le Seigneur se présente sous des traits particuliers, en rapport avec leur état. Il indique qu'il en a pris connaissance par ces mots expressifs: «Je connais tes œuvres», ou bien encore: «Je connais ta tribulation», ou: «Je sais où tu habites.» Quelle chose solennelle que d'avoir affaire à Celui auquel rien n'échappe, ni le bien, ni le mal!

Ensuite le Seigneur reconnaît et indique le bien qui se trouve en chacune des assemblées, mais il signale aussi le mal qu'il y voit, et d'après cela il distribue à chacun le blâme ou la répréhension, l'exhortation ou l'encouragement. Pour deux d'entre elles, il n'a point de paroles de reproche: c'est Smyrne dans la tribulation, et Philadelphie dans la faiblesse. Toutes deux ont été fidèles.

Puis Jésus exhorte celui qui a des oreilles à écouter ce que l'Esprit dit aux assemblées. Cela par conséquent concerne individuellement chacun de nous. Et enfin, à ceux qui auront vaincu, c'est-à-dire qui seront restés fidèles au milieu des difficultés, des pièges et des combats, le Seigneur donne les promesses les plus encourageantes¹.

La première assemblée à laquelle le Seigneur s'adresse, est celle d'Éphèse. Il se présente à elle comme ayant l'autorité suprême dans l'Église et y prenant connaissance de toutes choses. Il avait beaucoup de choses à louer en elle, de ces choses qui montrent la piété, la fidélité et le dévouement. «Je connais tes œuvres», dit-il, «et ton travail, et ta patience, et que tu ne peux supporter les méchants; et tu as éprouvé ceux qui se disent apôtres et ne le sont pas, et tu les as trouvés menteurs; et tu as patience, et tu as supporté des afflictions pour mon nom, et tu ne t'es pas lassé.» A cela, le Seigneur ajoute plus loin: «Tu as ceci, que tu hais les œuvres des Nicolaïtes (ceux qui faisaient de la grâce un prétexte pour pécher), lesquelles moi aussi je hais.» Quel beau tableau de l'état d'une église! Que manquait-il donc à ces chrétiens? Ah! l'œil scrutateur du Seigneur va bien au delà des œuvres qui se voient. Il sonde le cœur, ce qu'il veut c'est le cœur, les affections, et c'est le cœur qui faisait défaut à Éphèse. «J'ai contre toi,» dit Jésus, «que tu as abandonné ton premier amour.» Voilà ce qui leur faisait défaut, et c'était bien grave. L'apôtre Paul écrivait aux Corinthiens: «Quand je distribuerais en aliments tous mes biens, et que je livrerais mon corps afin que je fusse brûlé, mais que je n'aie pas l'amour, cela ne me profite de rien.» (1 Corinthiens 13:3.) Eh bien, tel était l'état intérieur à Éphèse, et c'était le grand mal, le pre-

1. Dans les épîtres aux quatre dernières assemblées, l'exhortation à écouter suit la promesse au vainqueur. C'est que, dans les trois premières, l'exhortation est pour tous dans l'ensemble de l'Eglise, et dans les dernières, «celui qui écoute» est à part de l'ensemble.

mier pas dans le déclin et vers la chute. «Christ a aimé l'Église» (Éphésiens 5:25), et n'est-il pas juste de l'aimer en retour? C'est ce que son cœur désire de nous, et, sans cela, les plus belles œuvres ne le satisfont pas. La gravité de cet état nous est montrée par l'exhortation du Seigneur: «Souviens-toi d'où tu es déchu, et repens-toi, et fais les premières œuvres,» c'est-à-dire les œuvres qui étaient le fruit de l'amour. A cela le Seigneur ajoute une menace bien propre à faire réfléchir: «Autrement, je viens à toi et j'ôterai ta lampe de son lieu, à moins que tu ne te repentes.» Cela veut dire que l'église cesserait d'être reconnue du Seigneur, qu'elle ne serait plus un témoignage pour Lui dans le monde.

Mais à quel moment de l'histoire de l'Église s'applique ce qui est dit à Éphèse? C'est à l'époque qui avait déjà commencé quand Paul vivait encore, alors qu'il écrivait — «Tous cherchent leurs propres intérêts, non pas ceux de Jésus Christ.» (Philippiens 2:21.) Et à la fin de sa carrière — «Tous ceux qui sont en Asie... se sont détournés de moi.» (2 Timothée 1:15.) Le mal s'était accentué quand Jean eut ses visions, et le Seigneur dut donner à l'Église un sérieux avertissement. Et cet avertissement a toujours sa valeur pour nous. La racine de tout le mal qui a amené la ruine de l'Église, est l'abandon du premier amour, et la conséquence sera que, dans un temps peut-être bien rapproché de nous, la lampe sera ôtée, l'Église sera rejetée. Ainsi, la première période de l'histoire de l'Église est caractérisée par un état extérieur de piété, de fidélité et de zèle, que le Seigneur reconnaît, mais au fond il y a l'abandon du premier amour, de ce qui est le seul vrai ressort des œuvres selon Dieu.

Le Seigneur termine en s'adressant au vainqueur, c'est-à-dire à celui qui aura conservé dans son cœur «le premier amour», à celui pour qui le Seigneur Jésus n'aura pas cessé d'être le suprême et unique objet de ses affections. Il lui promet ce qu'il y a de plus précieux pour un cœur qui aime, c'est la jouissance de la présence et de l'amour de la personne aimée. «A celui qui vaincra», dit Jésus, «je lui

donnerai de manger de l'arbre de vie qui est dans le paradis de Dieu.» Là il n'y aura plus de chute, ni de ruine, ni de déclin dans l'amour. Tout y sera parfait à toujours. Demandons d'être gardés dans l'amour de Jésus, et nous jouirons dans l'éternité de la vie et des délices du paradis de Dieu.

La seconde époque dans l'histoire de l'Église nous est montrée dans l'assemblée de Smyrne. C'est la période des persécutions que le Seigneur permet pour ramener les cœurs à Lui par l'affliction. Mais pour encourager ses saints dans la souffrance, il se présente d'abord à eux dans le caractère divin: «Voici ce que dit le premier et le dernier,» c'était leur dire: «Le Seigneur en qui vous croyez et pour qui vous souffrez, est le Dieu tout puissant d'éternité, ayez bon courage.» Puis il leur rappelle qu'il a été un homme sur la terre, et que comme tel, Lui aussi a souffert la tribulation et la mort, mais qu'il est maintenant vivant: «qui a été mort et a repris vie». Quelle consolation pour les pauvres chrétiens dans l'épreuve! «Car si nous souffrons, nous régnerons aussi avec lui.»

Et voici ce que dit le Seigneur à ces saints de Smyrne — «Je connais ta tribulation, et ta pauvreté (mais tu es riche), et l'outrage de ceux qui se disent être Juifs; et ils ne le sont pas, mais ils sont la synagogue de Satan.» Nous voyons ce qu'ils avaient à endurer: la tribulation, c'est-à-dire la persécution, et nous avons déjà pu voir précédemment, combien terribles les souffrances de la persécution pouvaient être. Nous en aurons encore des exemples. Ensuite c'étaient les peines, les privations et le mépris qui s'attachent à la pauvreté. Et comme nous l'avons vu en particulier dans l'histoire de Paul, c'étaient les Juifs, ceux qui se vantaient d'être le peuple de Dieu, qui étaient les plus acharnés après les chrétiens. (1 Thessaloniens 2:14-16.) Mais quelle consolation pour les persécutés! Le Seigneur connaissait tout ce qu'ils souffraient; son regard était sur eux, et son cœur sympathisait avec eux. Au milieu de leurs souffrances, de leurs privations et des outrages déversés sur eux, Jésus était avec eux

pour les soutenir. Ils étaient ainsi riches d'une richesse que nul ne pouvait leur ravir, riches des richesses éternelles de Dieu. (Lisez Romains 8:17-18, 35-37.)

Déjà du temps de Jean, les chrétiens avaient souffert, mais leurs tribulations n'étaient pas finies; le Seigneur leur en annonçait d'autres. «Ne crains en aucune manière,» dit-il, «les choses que tu vas souffrir. Voici, le diable va jeter quelques-uns d'entre vous en prison, afin que vous soyez éprouvés: et vous aurez une tribulation de dix jours.» On voit ici quel est celui qui était derrière les persécuteurs et les faisait agir. C'était le diable, l'adversaire de Christ, celui qui est meurtrier dès le commencement. Il rôdait comme un lion rugissant pour dévorer les chrétiens (1 Pierre 5:8), mais de la part de Dieu qui permettait ces souffrances, c'était l'épreuve de leur foi et de leur amour pour Christ, et c'était destiné à rattacher leurs cœurs à ce précieux Sauveur. (1 Pierre 1:6-9.) Et d'un autre côté, le Seigneur, qui tient tout entre ses mains, leur annonce que leur épreuve sera limitée: «Vous aurez une tribulation de dix jours.» On a pensé que ces dix jours désignaient les dix grandes persécutions générales qui sévirent contre les chrétiens, jusqu'au règne de l'empereur Constantin. Nous en reparlerons, si le Seigneur le permet. Mais ce qui est précieux, c'est de voir que Jésus, tient tout entre ses mains et que même les souffrances qu'endurent les siens sont pour leur bien.

On peut avoir à souffrir jusqu'à la mort, et combien de milliers et de milliers de saints l'ont endurée après des tortures sans nom! Mais ce qui est devant le chrétien, ce qui soutenait les martyrs dans leurs souffrances et illuminait leur mort, c'était la perspective de la couronne de vie, d'une vie glorieuse et éternelle avec leur bien-aimé Sauveur. «Celui qui vaincra,» dit Jésus, «n'aura point à souffrir de la seconde mort.» (Voir Apocalypse 20:4-6.)

Après avoir encouragé l'assemblée qui était à Smyrne et dont l'état figure la période des persécutions que traversa l'Église chrétienne, le Seigneur s'adresse à l'assemblée qui était à Pergame.

«Et à l'ange de l'assemblée qui est à Pergame, écris: Voici ce que dit celui qui a l'épée aiguë à deux tranchants.» L'épée aiguë qui sort de la bouche du Seigneur est sa parole (Hébreux 4:12), soit qu'elle pénètre et juge le cœur et la conscience, soit qu'elle combatte les ennemis de la vérité, soit qu'elle frappe de mort les rebelles. Ici, le Seigneur se montre armé de cette épée, parce qu'à Pergame il y avait des personnes qui enseignaient des erreurs, et auxquelles il fallait s'opposer. Et l'arme du chrétien pour combattre l'erreur, c'est «l'épée de l'Esprit qui est la parole de Dieu» (Éphésiens 6:17.)

Le Seigneur dit ensuite: «Je sais où tu habites, là où est le trône de Satan.» Non seulement le Seigneur connaît les œuvres que l'on fait, mais il sait où l'on habite, dans quel milieu on se trouve, avec quelle société on est mêlé. Et c'est une chose sérieuse. Habiter, ce n'est pas passer, c'est rester. Et l'Église *habitait* où était le trône de Satan! C'est le milieu où elle restait. Satan a donc un trône, une autorité; il gouverne donc. Et où est-il dressé, ce trône? Dans le monde. Satan est «le chef de ce monde», a dit le Seigneur. Le monde a chassé Christ et l'a mis à mort, et depuis ce moment, Satan gouverne le monde. (Jean 16:11; 14:30.) Il le domine par le moyen des convoitises et des passions (1 Jean 2:16 Éphésiens 2:2-3.) Or le chrétien n'est pas du monde (Jean 17:14; 15:19), comme Christ n'en est pas. Il doit traverser ce monde comme un étranger et non pas y habiter. C'était donc une position fâcheuse et une mauvaise chose pour l'église de Pergame, que d'habiter où était le trône de Satan; elle se trouvait ainsi associée au monde.

Mais le Seigneur pouvait aussi reconnaître quelque chose de louable à Pergame: «Et tu tiens ferme mon nom, et tu n'as pas renié ma foi, même dans les jours dans lesquels Antipas était mon fidèle témoin, qui a été mis à mort parmi vous, là où Satan habite.» Le nom du Seigneur exprime tout ce qu'il est dans sa Personne adorable — vrai Dieu et véritablement homme; le Fils unique et éternel de Dieu, et le Sauveur. Tenir ferme son nom, c'est garder dans son cœur et confesser de bouche tout ce qu'il est. Ne pas renier la foi, c'est demeurer fidèle aux enseignements de la Parole. C'est ce que l'église de Pergame avait fait, même dans la persécution où Antipas avait donné sa vie en témoignage pour le Seigneur. Qui était Antipas? Nous ne savons rien de plus sur son compte, mais quel glorieux titre Jésus lui donne: «Mon *fidèle* témoin!» Le Seigneur le connaissait, c'était assez. Il fut mis à mort pour Christ, et Christ lui a donné «la couronne de vie». Puissions-nous aussi, dans notre faible mesure, être un fidèle témoin du Seigneur!

Mais remarquons que le Seigneur répète: «parmi vous, là où Satan habite». Il veut appeler l'attention de l'Église sur sa dangereuse position. L'Église habitait là où Satan habitait aussi. C'était parmi eux. Quel danger que ce contact!

Aussi le Seigneur trouve-t-il des choses très répréhensibles à Pergame. «J'ai quelques choses contre toi,» dit-il, «c'est que tu as là des gens qui tiennent la doctrine de Balaam, lequel enseignait à Balac à jeter une pierre d'achoppement devant les fils d'Israël, pour qu'ils mangeassent des choses sacrifiées aux idoles et qu'ils commissent la fornication. Ainsi tu en as, toi aussi, qui tiennent la doctrine des Nicolaites pareillement.»

Nous savons qui était Balaam. C'était un homme qui prétendait à la qualité de prophète, et qui avait une certaine connaissance de Dieu, mais dont le cœur était rempli de l'amour de l'argent. (2 Pierre 2:15.) Pour un gain, il s'était mis au service de Balac, afin de maudire les enfants d'Israël. Mais Dieu ne le lui permit pas; au contraire, il fut forcé de bénir ce peuple. Que fit-il alors? Il donna à Balac le conseil d'entraîner les Israélites dans des fêtes païennes, de se mêler avec le monde, afin d'attirer sur eux le jugement de Dieu. Voilà ce que le Seigneur voyait dans l'église de Pergame — de faux docteurs, semblables au faux prophète, qui enseignaient aux chrétiens à s'associer au monde, et dont les doctrines tendaient à rétablir l'idolâtrie sous une forme nouvelle.

En même temps, d'autres personnes, dans cette église, tenaient la doctrine des Nicolaïtes dont le Seigneur haïssait les œuvres. C'étaient, sans doute, ceux dont parle Jude dans son épître, en disant que «certains hommes se sont glissés parmi les fidèles... qui changent la grâce de notre Dieu en dissolution» (vers. 4), gens qui faisaient de la grâce un prétexte pour pécher impunément. On tolérait de telles gens, on les recevait même dans les festins et les agapes. (Jude 12, 2 Pierre 2:13.) L'Église s'était associée au monde, et il n'y avait plus de séparation d'avec le mal; triste résultat du fait d'habiter là où Satan habite.

Mais le Seigneur avait l'œil sur ce fâcheux état de choses, et voilà pourquoi il adresse à l'Église un sérieux avertissement: «Repens-toi donc; autrement je viens à toi promptement, et je combattrai contre eux par l'épée de ma bouche.» Comprenons ce que veut dire ce «repens-toi». Le bien qui se trouvait à Pergame n'excusait pas le mal que l'on avait laissé s'introduire. On ne peut racheter le mal par le bien. L'ange de l'assemblée n'aurait pas pu se justifier, en disant: «Mais tu vois, Seigneur, j'ai tenu ferme ton nom, et je n'ai pas renié ta foi», ni non plus: «Ce n'est pas ma faute si je suis dans le monde,

il faut bien y vivre»; ni non plus: «Si des gens enseignent de mauvaises doctrines, je n'y puis rien.» Non; rien ne nous excuse de faire le mal, et si nous y avons été entraînés, il faut écouter le Seigneur et se repentir, c'est-à-dire juger tout ce mal et s'en détourner. L'ange devait cesser *d'habiter* où Satan avait son trône, rompre avec le monde, reprendre sa position d'étranger ici-bas, et repousser résolument les faux docteurs et leurs enseignements. Voilà ce que veut dire: «Repens-toi.» Et comment le pouvons-nous? Par la Parole, parce que, quand elle demeure en nous, nous sommes forts, et rendus capables de vaincre le méchant et d'échapper au monde (1 Jean 2:14-16; 5:4-5.) Et si l'on ne se repent pas, alors le Seigneur prend lui-même en main l'épée du jugement. Cela nous regarde aussi, car le Seigneur dit: «Que *celui qui a des oreilles* écoute ce que l'Esprit dit aux assemblées.»

Celui qui écoute la voix de l'Esprit et s'y attache, sera vainqueur, et voici ce que le Seigneur lui promet: «A celui qui vaincra, je lui donnerai de la manne cachée, et je lui donnerai un caillou blanc, et, sur le caillou, un nouveau nom écrit, que nul ne connaît, sinon celui qui le reçoit.»

Mais que veut dire cela? demandera-t-on. Rappelons-nous que la manne était le pain que Dieu envoyait du ciel pour nourrir son peuple dans le désert. Mais la manne qui nourrissait le corps, n'était qu'une figure d'un pain bien plus excellent, du pain de l'âme, je veux dire de Christ. Il disait Lui-même: «Moïse ne vous a pas donné le pain qui vient du ciel, mais mon Père vous donne le véritable pain qui vient du ciel. Car le pain de Dieu est celui qui descend du ciel, et qui donne la vie au monde... Moi, je suis le pain de vie.» «Si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement.» (Jean 6:32-35, 48, 51.) La *manne cachée* était celle que, par l'ordre de Dieu, on avait mise dans une cruche d'or et que l'on gardait dans le sanctuaire devant Dieu, en souvenir de ses soins dans le désert (Hébreux 9:4; Exode 16:33-34). Christ, le pain de vie, est maintenant dans le ciel, dont le sanctuaire était la figure. Il est

auprès de Dieu, caché à la vue du monde. Mais c'est le même Christ qui était sur la terre, et en pensant à tout ce qu'il était ici-bas, en bonté, en douceur, en pureté, en humilité, en patience, en amour, en le goûtant, nos cœurs sont nourris et fortifiés, et c'est bien là ce qu'il faut pour vaincre le monde. Un combattant a besoin de nourriture. Voulez-vous être un bon soldat de Jésus Christ? Nourrissez-vous de Lui.

Et qu'est-ce que le caillou blanc? Dans les votations en Grèce, on écrivait sur un caillou blanc le nom de celui à qui l'on donnait son suffrage. Le caillou blanc est donc un signe secret de l'approbation du Seigneur. Paul n'avait-il pas cette approbation, quand il pouvait dire: «Je sais qui j'ai cru... Le Seigneur s'est tenu près de moi»? Oui, il est précieux d'entendre la voix secrète du Seigneur nous dire: «Cela va bien.» Il ne peut approuver que celui qui combat et vainc pour son nom.

Et «un nouveau nom», qu'est-ce que ce peut être? N'est-ce pas ce qui indique quelque chose d'intime dans les affections du Seigneur pour nous? Quand nous aimons quelqu'un, ne lui donnons-nous pas souvent un doux nom que nous réservons pour lui seul? Un nom que «nul ne connaît, sinon celui qui le reçoit.» Voilà donc la récompense du vainqueur. Christ se donne à lui comme nourriture céleste pour le fortifier; il lui fait part de son approbation pour l'encourager, et l'introduit dans son intimité pour réjouir son cœur. Quelle grâce! Ne voulez-vous pas être de ces vainqueurs?

Maintenant, si l'on demande à quelle période de l'Église correspond ce qui dit de Pergame, c'est celle qui suivit les persécutions. La dernière persécution générale, la plus terrible de toutes, eut lieu sous l'empereur Dioclétien et dura environ dix années (de l'an 303 à 312). Nous en reparlerons. Après sa mort, il y eut bien des guerres entre ceux qui aspiraient à l'empire. Ce fut Constantin qui l'emporta

sur ses rivaux. Il avait toujours été favorable au christianisme et enfin l'embrassa, extérieurement du moins, car on doute s'il fut réellement converti. Depuis ce moment, les chrétiens, au lieu d'être persécutés, furent en faveur auprès du pouvoir civil, et le paganisme perdit son puissant appui. L'empereur soutint et protégea l'Église, et l'Église s'appuya sur lui. Elle avait fait alliance avec le monde. Nous aurons plus tard l'occasion de parler de tout ce qui s'introduisit ainsi au milieu d'elle; pour le moment, continuons à écouter ce que le Seigneur, par l'Esprit, disait aux assemblées.

THYATIRE

Après avoir envoyé son message à l'assemblée de Pergame, le Seigneur s'adresse à celle de Thyatire. Il se présente sous des traits qui conviennent merveilleusement à l'état de cette assemblée, comme nous le verrons.

«Et à l'ange de l'assemblée qui est à Thyatire, écris: Voici ce que dit le Fils de Dieu, qui a ses yeux comme une flamme de feu, et dont les pieds sont semblables à de l'airain brillant.» Pourquoi le Seigneur prend-il ici ce titre de Fils de Dieu, que nous ne lui voyons pas appliqué dans le premier chapitre? Cherchons à nous l'expliquer. Le Seigneur avait une fois posé à ses disciples cette question: «Vous, qui dites-vous que je suis?» Et Pierre avait répondu — «Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant.» Alors le Seigneur dit — «Sur ce roc¹ je bâtirai mon assemblée, et les portes du hadès (c'est-à-dire la puissance de Satan et de la mort) ne prévaudront pas contre elle.» (Matthieu 16-16-18.) Ainsi l'Église bâtie par Christ, est fondée sur Lui, le Fils du Dieu vivant, qui, dans sa résurrection, a vaincu Satan et la mort, et par conséquent elle ne peut périr, quelles que soient les attaques de l'ennemi. Maintenant, il faut nous rappeler que l'assemblée de Thyatire était dans un état très fâcheux, représentant celui où l'Église tout entière tomba, après qu'elle se fut associée au monde. On aurait pu croire que décidément Satan avait réussi à avoir le dessus. Alors le Seigneur se présente et dit: «Je suis toujours le Fils de Dieu, et quelque triste que soit l'état extérieur de l'Église, mon Assemblée à moi, composée des vrais croyants, ne périra jamais.» Et c'est là pour les fidèles une consolation de tous les temps. Mais le mal qui se trouvait dans cette assemblée devait aussi être jugé. Voilà pourquoi le Seigneur

1. La vérité que Pierre venait de confesser.

rappelle qu'il a «les yeux comme une flamme de feu», un regard qui pénètre tout; et «les pieds comme de l'airain brillant», c'est-à-dire prêts à le porter là où le jugement contre le mal doit être exécuté.

Le Seigneur dit ensuite: «Je connais tes œuvres.» Dans l'adresse à Thyatire, il est plusieurs fois question d'œuvres. Il y a de mauvaises œuvres, celles de la femme Jézabel; de celles-là, il faut se repentir, c'est-à-dire les abandonner. Ensuite, il y a les bonnes œuvres, celles dont le Seigneur dit «mes œuvres», qui sont faites selon Christ et pour Christ. Celles-là, il faut les garder jusqu'à la fin. Mais le Seigneur les connaît et les pèse toutes, mauvaises et bonnes, et il dit: «Je vous donnerai à chacun selon vos œuvres.» Paroles bien sérieuses et propres à nous rendre vigilants et attentifs à toutes nos voies!

«Je connais tes œuvres» dit le Seigneur à l'ange et ce qui suit peut nous faire juger de quelles œuvres il parle: «et ton amour, et ta foi, et ton service, et ta patience, et tes dernières œuvres qui dépassent les premières.» Quel beau tableau d'une vie chrétienne n'est-ce pas? C'est bien plus que le Seigneur n'avait dit à Éphèse, car celle-ci avait abandonné son premier amour, tandis qu'ici les dernières œuvres dépassaient les premières. Combien il serait à désirer que nous eussions cette foi, cet amour, ce dévouement et cette persévérance dans le bien en attendant le Seigneur!

Mais à qui s'appliquaient ces paroles? Pas à tous ceux qui étaient) Thyatire assurément, car il y avait là des personnes qui vivaient dans un mal très grand et dont les œuvres mauvaises ne pouvaient provenir de la foi et de l'amour. Elles s'appliquent donc à ceux qui désapprouvaient le mal et s'en séparaient.

Le Seigneur signale ensuite le grand mal qui constituait l'état de l'assemblée à Thyatire: «J'ai contre toi,» dit-il à l'ange, «que tu laisses faire la femme Jézabel qui se dit prophétesse; et elle enseigne et

égare mes esclaves en les entraînant à commettre la fornication et à manger des choses sacrifiées aux idoles.» Déjà à Pergame, il y avait des personnes qui tenaient cette mauvaise doctrine, la doctrine de Balaam, mais ici c'était bien pis. Toutefois, avant de parler de la Jézabel de Thyatire, nous dirons un mot d'une autre personne de ce nom, dont il est question dans l'Ancien Testament. C'est dans l'histoire des rois d'Israël. Achab fut le plus méchant de ces rois, qui tous firent «ce qui est mauvais aux yeux de l'Éternel.» Achab mit le comble à ses péchés en prenant pour femme Jézabel, fille du roi des Sido-niens, une idolâtre méchante et cruelle. Elle poussa dans l'idolâtrie son mari, et avec lui le peuple d'Israël; elle persécuta avec rage et fit mourir les prophètes, serviteurs de l'Éternel, et ordonna le meurtre de l'innocent Naboth. (Lisez 1 Rois 16:30-32; 18:4; 21:22, 25.) On aurait pu penser que tous les Israélites avaient été séduits, et que le culte de l'Éternel n'existait plus en Israël. Le prophète Élie lui-même le croyait. Il disait à Dieu: «Les fils d'Israël ont abandonné ton alliance, ils ont renversé tes autels et ils ont tué tes prophètes par l'épée, et je suis resté, moi seul, et ils cherchent ma vie pour me l'ôter.» Mais l'Éternel lui répondit: «Je me suis réservé en Israël sept mille hommes... qui n'ont pas fléchi le genou devant Baal.» (1 Rois 19:14, 18; Romains 11:2-5.) Ces sept mille hommes formaient ce que l'on appelle un *résidu*. Ce sont ceux qui demeurent fidèles à Dieu quand la foule s'égare. Et c'est ce qui se trouvait à Thyatire.

La Jézabel de Thyatire était ainsi nommée par le Seigneur à cause de sa ressemblance avec la méchante femme d'Achab qui entraînait le peuple dans l'idolâtrie. Mais au lieu d'avoir des faux prophètes à ses ordres, comme la reine d'Israël, Jézabel à Thyatire, pour séduire mieux les âmes, prétendait être elle-même «prophétesse», c'est-à-dire la bouche de Dieu parlant de sa part, et ainsi ne pouvant pas se tromper, *infaillible*, comme l'on dit. Et elle enseignait avec cette prétendue infaillibi-

lité, de sorte que ses enseignements devaient être reçus comme venant de Dieu même. Elle mettait sa parole au niveau de celle de Dieu. De cette manière les âmes étaient aveuglées, conduites dans l'erreur et le mensonge, et ainsi détournées de Dieu, tout en croyant Lui obéir. N'est-ce pas un terrible état, provenant d'une œuvre du diable? Au lieu d'être les esclaves de Dieu, elles devenaient les esclaves de Satan en s'associant aux idoles. L'ange de l'assemblée, ceux qui auraient dû veiller sur le troupeau, qui étaient responsables, au lieu de le réprimer, avaient laissé s'établir ce mal, et le Seigneur lui dit: «J'ai contre toi»; Il ne peut tolérer le mal.

Le Seigneur, comme toujours, avait montré sa patience: «Je lui ai donné du temps afin qu'elle se repentît; et elle *ne veut pas* se repentir.» Que reste-t-il à faire quand, malgré les avertissements et la patience du Seigneur, on *ne veut pas* se repentir? Il ne reste plus que le jugement. C'est ce que le Seigneur prononce contre Jésabel. Elle sera réduite à l'impuissance; «jetée sur un lit», dit le Seigneur, et que deviendront ses orgueilleuses prétentions? Ceux qui se sont associés avec elle seront châtiés par «une grande tribulation», et quant à ses enfants, ceux qu'elle avait formés et nourris dans ses principes, le Seigneur dit d'eux. «Je ferai mourir de mort ses enfants; et toutes les assemblées connaîtront que c'est moi qui sonde les reins et les cœurs; et je vous donnerai à chacun selon vos œuvres.» Oui, le jugement terrible qui atteindra Jésabel montrera que le Seigneur connaît les pensées et les sentiments des cœurs, qu'il fait justice des vaines prétentions, et qu'on ne saurait Lui en imposer par de beaux dehors de religion: Il rend à chacun selon ses œuvres qu'il connaît.

Après avoir prononcé le jugement de Jésabel, de ceux qui se sont joints à elle et de ses enfants, le Seigneur s'adresse à une autre classe de personnes. Ce n'est pas à l'ange qu'il parle, car l'ange représente toute l'Église, et il a laissé faire Jésabel. Le Seigneur parle à un ensemble de personnes qu'il con-

sidère en dehors de ce mauvais état — à un *résidu*. Il leur dit: «Mais à vous je dis, aux autres... qui n'ont pas cette doctrine, qui n'ont pas connu les profondeurs de Satan, comme ils disent.» Le Seigneur, dont les yeux sont comme une flamme de feu, discerne à Thyatire tous ceux qui n'ont pas la doctrine de Jésabel, qui ne la reconnaissent pas comme prophétesse, et repoussent ses enseignements que le Seigneur nomme «les profondeurs de Satan». En effet, qu'est-ce qui montre mieux la profondeur de la ruse de Satan, que de vouloir allier le christianisme à l'idolâtrie, sous la prétention que c'est un enseignement de Dieu? Peut-être que ceux qui, à Thyatire, refusaient une telle doctrine, étaient en petit nombre, et étaient méprisés et outragés par ceux qui se vantaient d'être l'Église. Mais qu'importe? Le Seigneur les connaissait et les approuvait: c'est là le point capital pour eux, comme pour nous.

Que dit le Seigneur à ces fidèles? «Je ne vous impose pas d'autre charge», je ne demande de vous rien de plus que de vous tenir à part de la doctrine impure de Jésabel; «mais seulement, ce que vous avez, tenez-le ferme jusqu'à ce que je vienne.» Ils n'avaient peut-être pas beaucoup de connaissances, pas de grandes lumières sur la Parole, mais ce qu'ils avaient leur suffisait pour discerner l'affreuse doctrine de Jésabel, ses prétentions et l'idolâtrie, et pour s'en séparer. Ils n'avaient qu'à tenir ferme dans leurs cœurs, jusqu'au retour de Christ.

C'est la première fois que ce retour de Christ est mentionné dans les épîtres aux assemblées. Cela nous montre que l'état de ces assemblées nous dépeint bien les états successifs par où passe l'Église entière. Les trois états décrits dans Éphèse, Smyrne et Pergame, aboutissent à Thyatire. Mais l'état décrit dans cette dernière dure jusqu'à la fin, jusqu'au retour du Seigneur. Mais quelle période dans l'histoire de l'Église représente donc Thyatire? Celle qui suit l'époque où l'Église s'est associée au

monde sous les empereurs chrétiens. Voyons maintenant les promesses magnifiques faites au vainqueur.

Voici ce que dit le Seigneur: «Et celui qui vaincra, et celui qui gardera mes œuvres jusqu'à la fin, je lui donnerai autorité sur les nations; et il les paîtra avec une verge de fer, comme sont brisés les vases de poterie, selon que moi aussi j'ai reçu de mon Père; et je lui donnerai l'étoile du matin.»

Les premières paroles du Seigneur sont bien frappantes: «Celui qui vaincra.» Une victoire suppose un combat et par conséquent un ennemi, n'est-ce pas? Quel est l'ennemi qu'il faut vaincre? C'est Satan, l'ennemi déclaré de Christ et de ses saints. Il a été vaincu deux fois par le Seigneur, au désert d'abord, puis en Gethsémané et sur la croix, et après sa victoire, Jésus ressuscité est monté au ciel et s'est assis sur le trône de son Père. Et maintenant, Satan s'attaque à ceux qui appartiennent au Seigneur Jésus. Il les combat de toutes sortes de manières et avec toutes sortes d'armes, et il s'agit pour nous de le vaincre à la suite de notre grand capitaine.

Voyez-le à Éphèse; il réussit à endormir les chrétiens dans le sentiment que tout allait bien, et ils perdent leur premier amour. A Smyrne, il use de violence, et excite le monde à persécuter les fidèles; à Pergame, il se sert du monde et des faux docteurs pour les séduire; tandis qu'à Thyatire, ce sont les ruses, les mensonges et les séductions de Jézabel qu'il emploie pour faire tomber les chrétiens dans l'idolâtrie. Contre tout cela, il fallait combattre et vaincre en restant fermement attaché à Christ.

Or tout chrétien a à combattre et à être vainqueur. Du moment que vous êtes à Christ, Satan ne peut, ni ne veut vous laisser tranquilles. Il cherchera à vous endormir, en vous faisant croire que vous êtes bien assez religieux, en vous rendant satisfait de vous-même, puisque vous priez, que vous lisez la

Bible et que vous allez à des réunions chrétiennes. Il s'efforcera de faire en sorte que vous vous reposiez sur ce que vous faites et non sur Christ, et votre premier amour se refroidira. C'est ce que Satan veut; car si Christ n'a plus toute la place dans votre cœur, qui l'occupera? Il s'agit donc de combattre et vaincre, en restant aux pieds du Seigneur, comme Marie.

Satan essayera aussi de vous effrayer en excitant le monde contre vous. Vos compagnons ou compagnes, vos amis, ceux qui vous entourent, se moqueront de vous, vous tourneront le dos en vous donnant des noms de mépris. Il faut combattre et vaincre par la patience et la douceur. (Lisez 1 Pierre 3:14-16.) L'ennemi vous attaquera par le moyen du monde et de ses plaisirs. Si vous êtes jeune, il vous dira «Quand on est jeune, il faut bien s'amuser un peu on a besoin de quelques distractions; quel mal y a-t-il dans telle ou telle société?» Voilà ce que Satan suggérera à votre cœur naturel qui n'est, hélas! que trop prompt à l'écouter. Résistez-lui par ces paroles: «N'aimez pas le monde, ni les choses qui sont dans le monde.» (1 Jean 2:15.) Il se peut même que Satan cherche à vous séduire par certaines formes religieuses qui agissent sur les sens et les sentiments, et qui les excitent. Prenez-y garde; ne vous attachez qu'à ce que la parole de Dieu approuve d'une manière positive. Vous voyez donc que, la vie, pour le fidèle disciple du Seigneur, est un combat incessant, qu'il soit un jeune Timothée ou un Paul âgé. C'est pourquoi nous sommes exhortés à revêtir toute l'armure de Dieu qu'il nous a préparée Lui-même, et à combattre comme de bons soldats de Jésus Christ, sous son drapeau à Lui, et sous nul autre. (Lisez 2 Timothée 2:3-6.) Et il ne faut pas nous décourager, ni nous lasser, mais garder les œuvres du Seigneur «jusqu'à la fin», c'est-à-dire jusqu'à ce qu'il vienne, afin de pouvoir dire avec Paul, le vaillant combattant: «J'ai combattu le bon combat, j'ai gardé la foi: désormais m'est réservée la couronne de

justice, que le Seigneur juste juge me donnera dans ce jour-là, et non seulement à moi, mais aussi à tous ceux qui aiment son apparition.» (2 Timothée 4:7-8.)

Ces dernières paroles me conduisent à un autre point. Dans les armées de la terre, on décerne des récompenses à ceux qui ont bien combattu. Il y a des croix, des médailles, des mentions de courage, des places d'honneur. Le Seigneur Jésus Christ, notre grand capitaine, a aussi des récompenses pour ses soldats. Lui qui a combattu et vaincu le premier, est couronné de gloire et d'honneur; son front est ceint de plusieurs diadèmes; il est assis sur le trône du Père; toutes choses Lui sont assujetties. Pour les siens, il a une couronne de justice, une couronne inflétrissable de gloire, une couronne de vie. Nous avons vu qu'à Éphèse, le vainqueur aura le privilège de manger de l'arbre de vie au paradis de Dieu, et qu'à Pergame, il reçoit une marque particulière de l'approbation du grand Chef du salut. Ainsi, le Seigneur est riche en dons pour ceux qui luttent et remportent la victoire.

Occupons-nous maintenant des récompenses que le Seigneur promet au vainqueur à Thyatire. Il dit deux fois: «Je donnerai»; vous voyez que la récompense est double. La première est: «Je lui donnerai autorité sur les nations; et il les paîtra avec une verge de fer, comme ont brisés les vases de poterie, selon que moi aussi j'ai reçu de mon Père.» Pour bien comprendre ce que dit ici le Seigneur, lisons ce que Dieu dit dans le Psaume 2, aux versets 7 à 9. L'Éternel s'adresse à Christ et dit: «Tu es mon Fils; aujourd'hui, je t'ai engendré» Ces paroles se rapportent à la naissance du Seigneur dans ce monde. Ensuite, Dieu continue: «Demande-moi, et je te donnerai les nations pour ton héritage, et, pour ta possession les bouts de la terre.» Maintenant, le Seigneur Jésus a été rejeté et par les Juifs et par les nations, et son royaume n'est pas de ce monde. (Jean 18:36.) Dieu l'a élevé au ciel dans la gloire, et de là le Seigneur Jésus rassemble l'Église, son peuple céleste. Mais le temps va venir où il

demandera l'héritage terrestre qui Lui revient, et Dieu Lui donnera les nations. Après de grands jugements, «le royaume du monde de notre Seigneur et de son Christ» sera établi et «il régnera aux siècles des siècles.» (Apocalypse 11:15.)

L'autorité que le Seigneur exercera sera irrésistible. Dieu dit: «Tu les briseras avec un sceptre de fer; comme un vase de potier tu les mettras en pièces.» Imaginez un homme armé d'une barre de fer et frappant sur un vase de poterie. Celui-ci pourra-t-il résister? Non, n'est-ce pas? Un seul coup le mettra en pièces. Eh bien, il en sera de même, quand le Seigneur prendra sa grande puissance et entrera dans son règne. (Apocalypse 11:17.) Les nations s'irriteront et se soulèveront contre Lui. Avec leurs rois et leurs princes, elles diront en parlant de l'Éternel et de son Oint: «Rompons leurs liens, et jetons loin de nous leurs cordes.» Ce sera le temps de la grande révolte des hommes contre Dieu, et déjà elle a commencé. Mais le Seigneur se rira de leurs vains efforts; il leur parlera dans sa colère et détruira ces misérables vases de terre. (Apocalypse 19:11-21.) Ensuite, il établira ici-bas son règne de justice et de paix. Satan sera lié et la terre sera bénie. Mais ce sera toujours la justice qui régnera. Et, nous le savons, la justice est inflexible comme une barre de fer, et si, sous le règne du Seigneur, quelqu'un tente de s'élever contre son autorité, il sera brisé. C'est là le royaume que Christ a reçu de son Père.

Nous comprenons maintenant le sens de la première récompense donnée au vainqueur à Thyatire. Il sera associé à son glorieux Chef dans son royaume. Après avoir combattu à sa suite, il régnera avec Lui. (2 Timothée 2:12.) Les saints jugeront le monde. Ici-bas, ils sont un petit troupeau, faible, méprisé, souvent persécuté, mais le Seigneur a dit: «Ne crains pas, petit troupeau, car il a plu à votre Père de vous donner le royaume.» (Luc 12:32.) Les saints ne l'ont pas encore, mais quand Christ viendra prendre possession de son héritage, ils sortiront du ciel à sa suite (Apocalypse 19:14), et, après la

victoire, ils hériteront avec Lui et régneront aux siècles des siècles. (Apocalypse 22:5.) Quelle perspective glorieuse! Ne vaut-il pas la peine, pour un si grand prix, de souffrir, de combattre et de vaincre, coûte que coûte?

Mais il y a une seconde récompense infiniment plus précieuse pour le vainqueur. Elle est pour son cœur. L'apôtre disait à Timothée: «Nul homme qui va à la guerre ne s'embarrasse dans les affaires de la vie, afin qu'il plaise à celui qui l'a enrôlé.» Dans les guerres de la terre, on a vu plus d'une fois des soldats qui ne combattaient pas seulement parce qu'il le fallait ou bien pour la gloire, mais par dévouement pour un chef, un général ou un empereur, qu'ils aimaient. Lui plaire, mourir pour lui, voilà ce qu'ils avaient dans leur cœur. Et tel est le vrai combattant chrétien. Il se dit: «Christ m'a aimé; il s'est donné pour moi. Ah! je ne suis plus à moi-même, mais à Lui», et il combat et meurt, s'il le faut, par amour pour Christ. Tel fut Paul, tels furent les martyrs. Nul n'est un bon soldat de Christ sans l'amour. Sa bannière, sous laquelle nous marchons, c'est l'amour. Rappelons-nous cette inscription gravée sur les murs de la Tour de Londres par un de ceux qui souffrirent et moururent pour Lui: «Jésus est mon amour.» Voilà où il puisait sa force dans le combat. Puisse-t-il en être ainsi de nous!

A ceux qui aiment ainsi leur divin Chef, et qui, par amour pour Lui, combattent et vainquent, le Seigneur dit: «Je lui donnerai l'étoile du matin.» Que veut dire cela? Nous savons quel est l'astre que l'on nomme ainsi. C'est cette brillante étoile qui, dans un ciel serein, jette ses feux peu avant le lever du soleil. Ceux-là la connaissent qui veillent, tandis que le reste des hommes est plongé dans le sommeil. Elle précède et annonce le jour; puis, à mesure que le soleil monte, elle pâlit, et quand, arrivé sur l'horizon, il illumine tout de ses brillants rayons, elle disparaît. Pour savoir de quelle étoile du matin parle le Seigneur, écoutons ce qu'il nous dit lui-même à la fin de ce livre de l'Apocalypse: «Je

suis la racine et la postérité de David, l'étoile brillante du matin.» (Apocalypse 22:16.) C'est donc Christ dans le ciel. Il est nommé ainsi, parce qu'avant de se lever et de briller sur le monde, comme Soleil de justice (Malachie 4, 1, 2), avant de venir établir son règne, il se lève dans le cœur des siens qui savent qu'il va venir les chercher pour les placer avec Lui dans le ciel. Le chrétien veille, les regards tournés vers le ciel d'où il attend Jésus qu'il aime. Et cette espérance soutient et réjouit son cœur. Il se dit: «Quand viendra mon bien-aimé?» Et le Seigneur répond: «je viens bientôt.» Est-ce là la disposition de votre cœur, lecteur? Attendez-vous Jésus? C'est un merveilleux secret pour combattre et vaincre que cette pensée: «Jésus vient.» Et quand il sera venu, Lui, que vous donnera-t-il? Il se donnera lui-même, avec tout son amour, toute sa tendresse, tout le bonheur dont il jouit dans le ciel et dont vous jouirez avec Lui.

Et en attendant, il est déjà à nous, ainsi qu'il est écrit:

«Je suis à mon bien-aimé, et mon bien-aimé est à moi.»

Il nous reste à voir à quelle période de l'histoire de l'Église correspond l'état que présentait l'assemblée de Thyatire. C'est l'époque qui suit celle où l'Église s'était placée sous le patronage du monde et des empereurs romains. Le Seigneur, à Pergame, avait donné cet avertissement: «*Repens-toi donc*»; mais l'Église ne l'écouta pas, et elle se corrompit de plus en plus.

Le mal dans l'Église se développa et atteignit son plus haut degré pendant le temps qu'on appelle en histoire le moyen âge, et qui s'étend de la fin du IV^e siècle, à la fin du XIV^e, c'est-à-dire durant environ mille années. Ce fut une époque d'épaisses ténèbres. Il y avait alors un grand corps religieux qui prétendait au nom de chrétien, et que l'on appelait la *Sainte Église catholique* ou *universelle*, la

Mère des fidèles; mais combien elle était différente de l'Église, telle que nous la voyons décrite dans les Actes et les épîtres!

La première chose qui frappe dans ce qui portait alors le nom d'Église, et qui prétendait être la vraie Épouse de Christ, est la distinction profonde faite entre le clergé et les laïques. Au commencement, comme nous le lisons dans le Nouveau Testament, dans les réunions des chrétiens, tous se trouvaient sur le même pied. Tous étaient sacrificateurs pour offrir à Dieu de sacrifices d'actions de grâces par Jésus Christ. (1 Pierre 2:5.) Dans ces assemblées on priait, on chantait, on rompait le pain, c'est-à-dire on célébrait la cène, et si quelque frère avait un enseignement, une exhortation ou une parole d'édification à présenter, il le faisait librement, selon ce que l'Esprit de Dieu lui donnait. (1 Corinthiens 11:20-34; 14:26-33; Actes 20:7.)

Il y avait bien dans les églises des *anciens* ou *surveillants*, et des *serviteurs* ou *diacres*, mais ils ne formaient ni un ordre, ni une classe à part. Les diacres ou serviteurs s'occupaient des soins à donner aux pauvres et aux nécessiteux de l'assemblée; les anciens avaient à veiller sur le troupeau, à le paître et le nourrir, en l'enseignant et l'exhortant par le moyen de la Parole. Il y avait plusieurs anciens dans chaque assemblée, et parmi eux, il pouvait y en avoir qui étaient plus spécialement doués pour l'enseignement. (1 Timothée 5:17; Actes 6:1-6; Tite 1:5.) Mais si la charge des anciens et des serviteurs était un service honorable comme venant du Seigneur, ils n'avaient pas, à cause de cela, une position d'autorité sur les autres fidèles. Voyez l'exhortation que l'apôtre Pierre leur adresse: «J'exhorte les anciens qui sont parmi vous, moi qui suis ancien avec eux et témoin des souffrances de Christ, qui aussi ai part à la gloire qui va être révélée, paissez le troupeau de Dieu qui est avec vous, le surveillant,

non *point par contrainte*, mais volontairement, ni pour un *gain honteux*, mais de bon gré, ni comme *dominant* sur des héritages, mais en étant les *modèles* du troupeau.» (1 Pierre 5:1-3.)

Tel était l'ordre primitif dans l'Église de Dieu. Mais peu à peu les choses changèrent. Dans l'assemblée d'une ville, un des anciens vint à occuper une place prééminente. Il fut *l'évêque* ou surveillant par excellence, les autres formant le presbytère ou corps des anciens ou prêtres, qui, avec l'évêque en tête, prirent entièrement en mains la conduite de l'assemblée. Celle-ci bientôt ne fut plus même consultée. Ensuite l'évêque d'une ville étendit son autorité sur les assemblées avoisinantes, et ainsi se formèrent des districts spirituels ou *diocèses*. Plusieurs districts furent à leur tour soumis à l'autorité supérieure de l'évêque d'une ville plus importante. On donna à celui-ci le titre *d'archevêque* ou évêque métropolitain. Tous ceux qui étaient au-dessous des évêques et archevêques, étaient les prêtres, les diacres, les sous-diacres et acolytes ou assistants.

Tous ces fonctionnaires dans les églises furent bientôt considérés comme un *ordre* à part des fidèles et constituèrent le *clergé*, d'un mot qui veut dire *héritage*, comme s'ils eussent été l'héritage spécial de Dieu; les autres chrétiens furent appelés laïques, d'un mot qui signifie le peuple. On entra dans le clergé par une consécration toute humaine, et au clergé seul, à partir des prêtres, appartenait le droit d'administrer les sacrements. Les laïques furent tenus de se soumettre au clergé, et c'est ainsi que fut mise de côté l'exhortation de l'apôtre Pierre de ne point *dominer* sur les héritages du Seigneur.

Rome étant la capitale du vaste empire romain, l'évêque de cette ville éleva la prétention d'être au-dessus de tous les autres. Il se disait d'ailleurs successeur de Pierre que l'on prétendait avoir été le chef des apôtres. Peu à peu son autorité fut acceptée dans tout l'occident de l'Europe et, sous le nom de

pape, il devint le chef absolu de ce que l'on appela la Sainte Église catholique ou universelle, composée du clergé ayant toute l'autorité spirituelle, et les laïques qui devaient croire aveuglément ce que l'Église, c'est-à-dire le clergé, leur imposait.

Quelquefois on réunissait des conciles. C'étaient des assemblées composées des évêques de toute l'église et dans lesquelles on décidait des questions touchant la foi ou la discipline. Les décisions prises étaient réputées dictées par l'Esprit Saint, et par conséquent infaillibles, c'est-à-dire sans erreur possible. Elles étaient donc obligatoires pour tous, et celui qui ne s'y soumettait pas était anathème et rejeté de l'Église. Ainsi l'Église «enseignait» comme Jésabel à Thyatire et prétendait être la bouche de Dieu. Plus tard, le pape lui-même, qui se disait *vicaire*, ou représentant de Jésus Christ sur la terre, affirma sa propre infaillibilité.

Et c'est ainsi que la soi-disant Église, de même que Jésabel, prit une autorité absolue et fit égarer les âmes de ceux qui portaient le nom de Christ. La parole de Dieu fut mise de côté et l'Église, c'est-à-dire le clergé, s'appuyant sur de prétendues traditions venues, disait-elle des apôtres et dont elle avait le dépôt, introduisit une foule de pratiques superstitieuses que non seulement la parole de Dieu n'approuve pas, mais qu'elle condamne. De peur que le peuple ne fût éclairé sur ces choses par l'Écriture, elle prétendit avoir seule le droit de l'interpréter, et en vint finalement à en défendre la lecture aux laïques.

Le pire et le plus affreux des maux introduits dans la chrétienté fut l'idolâtrie. Non pas que l'on rétablît le culte de Jupiter, de Junon et des autres divinités du paganisme; l'idolâtrie nouvelle fut pire que celles des païens, parce que ce fut sous le nom de christianisme qu'elle s'imposa aux âmes. On com-

mença par vénérer la mémoire des apôtres et des saints qui avaient souffert le martyre pour Christ. Puis, on en vint à supposer que, comme ils devaient être particulièrement agréables à Dieu, on pouvait s'adresser à eux pour qu'ils intercédassent auprès de Dieu pour ceux qui les invoquaient sur la terre. On eut ainsi à la place du seul Médiateur entre Dieu et les hommes, savoir l'Homme Christ Jésus (1 Timothée 2:5), une foule de médiateurs. Le pape s'arrogea le pouvoir de *canoniser*, c'est-à-dire déclarer comme saint ou sainte que l'on pouvait invoquer au ciel, des personnes qui s'étaient distinguées, disait-on, par leur piété et en accomplissant des miracles. Le nombre de ceux que l'on pouvait ainsi prier et sur les bons offices desquels on pouvait compter auprès de Dieu, devint incalculable. Or, leur dressa des images, tableaux ou statues, devant lesquelles on se prosterna et que l'on adora, comme les païens faisaient de leurs faux dieux. Chaque personne, chaque métier, chaque ville, chaque église, eurent leur saint qui les patronnait. Dans chaque maison, à chaque coin de rue, dans les chemins et carrefours, on voyait se dresser quelque image devant laquelle on se prosternait. Les anges eux-mêmes devinrent des objets de culte, malgré ce qu'enseigne l'Écriture. (Colossiens 2:18.)

Au-dessus de toutes ces nouvelles divinités, on plaça la Vierge Marie à laquelle on donnait le nom de mère de Dieu; on lui rendait des honneurs divins, la considérant comme une toute puissante médiatrice auprès de Christ. Un des plus grands docteurs du moyen âge, saint Bernard, disait: «Tu craignais de t'approcher du Père, il t'a donné Jésus pour médiateur. Mais peut-être es-tu encore effrayé de la majesté de ce Jésus qui, bien qu'il soit devenu homme, est toujours Dieu. Il te faut un avocat, auprès de Lui, eh bien, aie recours à Marie.»

Mais on alla encore plus loin. De Christ lui-même on fit une idole. On adora ses images, soit qu'on le représentât enfant dans les bras de sa mère, soit qu'on le figurât attaché à la croix. Bien plus; on

imagina que le pain et le vin de la cène, après certaines paroles prononcées par le prêtre, n'étaient plus du pain et du vin, mais étaient changés dans le corps même du Seigneur. On disait que le prêtre offrait ainsi chaque fois un *sacrifice non sanglant* pour les péchés, contrairement à ce que dit la Parole. (Hébreux 9:22, 26; 10:10, 12.) Le pain consacré ou hostie était présenté au peuple comme étant *Dieu*, et le peuple se prosternait et adorait! Le prêtre, comme l'on disait, avait fait Dieu! puis, par une aberration étrange, on prétendait que l'hostie étant devenue le corps de Christ avec son sang, il n'était pas nécessaire que la coupe fût donnée au peuple; elle était réservée au clergé.

La chrétienté était ainsi devenue un vaste temple d'idoles. Comme la Jésabel ancienne avait rempli le pays d'Israël des images de ses dieux et avait ses nombreux prêtres et faux prophètes, de même avait fait la Jésabel du moyen âge, entraînant dans la plus affreuse idolâtrie ceux qui n'auraient dû être que les serviteurs de Christ.

Un dernier grand mal se produisit; ce fut la corruption morale, surtout du clergé. Non content d'avoir usurpé la suprématie spirituelle sur toute l'Église d'Occident, le pape voulut être souverain temporel. Il eut donc son royaume, sa cour et ses richesses, lui le prétendu successeur de Pierre le pêcheur, et le représentant de ce Jésus qui n'avait pas un lieu pour reposer sa tête et qui disait: «Mon royaume n'est pas de ce monde.» Le pape, s'élevant toujours, réclama, comme vicaire de Jésus Christ, des honneurs dus à Dieu seul et il en vint jusqu'à prétendre avoir la suprématie sur les empereurs, les rois et les princes de la terre! A son exemple, les archevêques, les évêques, les abbés des couvents, voulurent être princes, grands seigneurs, avoir des domaines et des richesses. Et où prendre toutes ces choses? Les pauvres laïques devaient les fournir; on leur vendait, à prix d'argent, les grâces spirituelles, et on faisait un trafic honteux des choses saintes. Et pourquoi cela? Pour satisfaire la cupidité et

les convoitises déréglées du clergé. La dégradation morale finit par arriver à un point indicible. N'est-il pas vrai que cela répond d'une manière frappante à ce qui nous est dit de la Jésabel de l'Église de Thyatire?

Mais au milieu de ces sombres ténèbres, il y avait des rayons de lumière, car Dieu ne s'est jamais laissé sans témoignage sur la terre. Au sein de celle qui faussement se nommait l'Église et prenait le titre de sainte Mère et d'Épouse de Christ, il y avait des âmes fidèles isolées qui gémissaient de toute cette corruption. Il existait aussi çà et là des communautés, telles que celles des Vaudois en Piémont et dans le midi de la France, qui repoussaient les prétentions du clergé et de Rome et fuyaient l'idolâtrie. Ils avaient conservé la parole de Dieu, et s'attachaient à mener une vie pure. Ils étaient des témoins pour Dieu, *un résidu* que Dieu reconnaissait et approuvait. C'étaient ceux que le Seigneur à Thyatire nommait «*les autres*» et qui n'avaient pas connu les profondeurs de Satan. Leur fidélité à Christ les exposa à de grandes souffrances. Partout où l'Église romaine pouvait les atteindre, elle les persécuta jusqu'à la mort. Nous verrons plus tard, si le Seigneur le permet, quelques détails sur ces temps de l'Église au moyen âge et en particulier sur ces fidèles témoins. Ils ont souffert avec Christ et régneront avec Lui, et il leur donnera l'Étoile du matin.

Cette église de Thyatire, ou plutôt ce qu'elle représente, subsiste encore au loin et autour de nous. Elle ira jusqu'à la fin, jusqu'au jour où elle sera jugée. Pour le moment, Dieu ne permet pas que sa puissance se manifeste comme au moyen âge. Mais son influence est grande sur des millions d'âmes, son activité est considérable, et ses prétentions à la domination restent les mêmes. Elle a conservé son culte idolâtre, et maintient sa prétendue infailibilité et celle de son chef, se mettant ainsi toujours au-dessus de la parole de Dieu, dont elle interdit la lecture là où elle le peut. Elle est la Babylone qui à la

fin tombera sous la puissante main de Dieu, comme nous le lisons dans l'Apocalypse, aux chapitres 17 et 18.

SARDES

Nous arrivons à l'épître que le Seigneur adresse à l'assemblée de Sardes. Cette ville n'est mentionnée nulle autre part dans le Nouveau Testament, et l'on ignore par qui l'Évangile y fut porté. Mais comme elle était située dans la contrée où Paul avait annoncé la Parole pendant deux ans, et de laquelle il est dit: «Tous ceux qui étaient en Asie ouïrent la parole du Seigneur» (Actes 19:10), nous pouvons penser que c'est alors que fut établie l'assemblée de Sardes.

Voici ce que le Seigneur lui dit: «Et à l'ange de l'assemblée qui est à Sardes, écris: Voici ce que dit celui qui a les sept Esprits de Dieu et les sept étoiles.» Le Seigneur Jésus se présente ainsi pour montrer qu'il possède la plénitude du Saint Esprit, et toute l'autorité pour le gouvernement de l'Assemblée. Toute ressource est en Lui.

Comme il le fait pour presque toutes les assemblées, le Seigneur commence ainsi: «*Je connais tes œuvres.*» Combien cette parole plusieurs fois répétée est sérieuse! Les œuvres, ce n'est pas seulement ce que les hommes voient; c'est tout l'ensemble de la vie, même ce qu'il y a de plus intime dans nos pensées et nos sentiments. Le Seigneur connaît tout. Et voici le jugement qu'il porte sur Sardes: «Tu as le nom de vivre, et tu es mort.» Cela nous montre évidemment que le Seigneur discernait le vrai état intérieur. Il y avait à Sardes une belle forme religieuse, mais Jésus n'y voyait au fond que la mort. Le monde peut dire: «Voilà un homme pieux; voici un jeune homme, une jeune fille sérieuse», parce qu'on assiste à des services religieux, que l'on prie et qu'on lit la parole de Dieu, mais prenons garde d'avoir seulement un nom de vivre. Le Seigneur, dans sa grâce, donne à l'assemblée de Sardes un sérieux avertissement: «Sois vigilant,» dit-il à l'ange, «et affermis ce qui reste, qui s'en va mourir.» Il y avait donc encore quelques personnes à Sardes qui n'étaient pas mortes, qui avaient autre chose

qu'un bruit de vivre. Celles-là avaient besoin d'être affermies. Et comment une âme peut-elle être affermie? C'est en veillant pour que rien ne la détourne du Seigneur. Si l'on aime à s'occuper du monde, de ses plaisirs et de ses affaires, si l'on s'associe à lui, on ne pense plus à Christ, on néglige la communion avec Dieu, et on n'a bientôt plus qu'un nom de vivre. Alors le Seigneur peut dire comme à Sardes: «Car je n'ai pas trouvé tes œuvres *parfaites* devant mon Dieu.» La conduite que l'on mène, les œuvres que l'on fait, peuvent paraître excellentes aux yeux des hommes mais la question est: «Sont-elles *parfaites* devant Dieu?» C'est devant son Dieu que le Seigneur les apprécie. Si elles sont seulement le résultat d'habitudes religieuses ou d'une bonne éducation morale, ou encore le fruit de la propre justice, elles ne sont pas *parfaites* devant Dieu. Elles doivent procéder de la vie de Dieu dans l'âme et être accomplies pour Jésus. L'apôtre Paul disait: «Christ est mort pour tous, afin que ceux qui vivent ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour celui qui pour eux est mort et a été ressuscité.» (2 Corinthiens 5:15.) Alors la plus petite œuvre — même un verre d'eau froide donné au nom de Jésus — est agréable à Dieu.

Le Seigneur ajoute ensuite une autre exhortation: «Souviens-toi donc comment tu as reçu et entendu, et garde, et repens-toi.» Ce que les chrétiens ont reçu c'est la grâce de Dieu par l'Évangile; ce qu'ils ont entendu, c'est la parole de Dieu. C'est là ce qu'il faut garder, et si l'on s'en est écarté, y revenir. Bien des jeunes chrétiens ont reçu avec joie l'Évangile et entendu la Parole avec bonheur. Ils prenaient tout leur plaisir dans les choses de Dieu. Puis, peu à peu, ils se sont alanguis. D'abord pleins d'ardeur, ils tombent, faute de vigilance, dans un état d'indifférence et de somnolence qui ressemble à la mort. A eux s'adressent les paroles: «Souviens-toi,» et «prends garde», et «repens-toi,» c'est-à-dire — Reviens à ce que tu as reçu et entendu.

Le Seigneur, après la parole d'avertissement, fait entendre à Sardes une menace bien sérieuse: «Si donc tu ne veilles pas, *je viendrai sur toi* comme un voleur, et tu ne sauras point à quelle heure je viendrai sur toi.» Les vrais chrétiens, qui ont la vie de Dieu, attendent que le Seigneur vienne pour les prendre avec Lui. Le Seigneur ne vient pas *sur* eux, mais *pour* eux et ils sont heureux en l'attendant. Mais ceux qui n'ont que «le nom de vivre» seront traités comme le monde, malgré leur profession religieuse. Ils seront enveloppés dans le jugement du monde, à l'égard duquel l'apôtre dit: «Le jour du Seigneur vient comme un voleur dans la nuit. Quand ils diront — «Paix et sûreté,» alors une subite destruction viendra sur eux.» (1 Thessaloniens 5:2-3.) Quel moment terrible! S'être endormi dans une fausse sécurité et se réveiller pour le jugement! Le Seigneur nous en préserve!

Mais à Sardes, au milieu de l'état général de mort, il y avait encore un résidu. Le Seigneur Jésus aime à reconnaître ceux qui en font partie. C'est un rafraîchissement polir le cœur du Sauveur de voir des âmes qui Lui sont attachées. Lisons ce qui caractérise ces âmes fidèles: «Toutefois tu as quelques noms à Sardes qui n'ont pas souillé leurs vêtements.» «Quelques noms», cela veut dire des personnes que le Seigneur connaît spécialement et qu'il compte, pour ainsi dire. Son regard s'arrête, sur eux avec plaisir, comme une mère qui voit que ses enfants ont été obéissants et ne se sont pas salis en se mêlant avec des enfants grossiers et malpropres. Le Seigneur dit de même de ces fidèles: «Ils n'ont pas souillé leurs vêtements»; c'est-à-dire leur conduite a été pure et pour ma gloire. Les autres avaient souillé leurs vêtements en s'associant au monde et en marchant comme le monde. Prenons garde, si nous sommes chrétiens, de ne pas souiller nos vêtements. L'apôtre Jacques nous dit que la religion pure et sans tache «devant Dieu le Père, est... de visiter les orphelins et les veuves dans leur affliction, *de se conserver pur du monde*» (Jacques 1:27.) Quand le cœur est attaché à Christ, on se tient loin du monde.

Représentons-nous une grande et large route boueuse, où courent et s'agitent une foule de gens. Ils sont tout sales; leurs vêtements sont souillés de boue. Mais il y en a quelques-uns qui se sont dit: «Ne pouvons-nous pas trouver un chemin propre?» Et ils découvrent un petit sentier étroit, mais sec, où ils peuvent marcher sans se salir, et ils y vont. Ne seraient-ils pas stupides de redescendre sur la route boueuse, sous prétexte qu'on y est plus au large? Il y a dans le monde un sentier étroit, mais saint et pur. C'est celui où Jésus a marché. En suivant le Sauveur, on ne souille pas ses vêtements. La vie alors est sainte et Jésus nous approuve.

Écoutons ce qu'il promet à ceux qui n'auront pas souillé leurs vêtements. «Ils marcheront avec moi en vêtements blancs, car ils en sont dignes.» Quel contraste avec ceux qui ont souillé leurs vêtements et qui n'auront point de part avec Lui, mais seront jugés avec le monde! Les autres marcheront *avec* le Seigneur; ils formeront son brillant cortège, revêtus de sainteté et de justice, vêtements dignes de sa glorieuse et pure Personne.

Mais on ne vit pas dans un monde méchant et corrompu, sans avoir à lutter pour ne pas souiller ses vêtements. Le monde et Satan présentent, surtout à ceux qui sont jeunes, toutes sortes de séductions, de plaisirs et d'attraits, pour les attirer dans la boue et les souillures. Il faut résister. C'est pour cela que le Seigneur ajoute: «Celui qui vaincra, celui-là sera vêtu de vêtements blancs, et je n'effacerai point son nom du livre de vie, et je confesserai son nom devant mon Père et devant ses anges.» Quand donc on aura vaincu par la vigilance, la parole de Dieu, la prière, et pardessus tout, la foi et la confiance dans le Seigneur, Lui-même nous introduira dans cette région heureuse, le ciel, où il n'y a point de souillures possibles. Le péché n'y entre pas. Rien n'altérera la pureté et la fraîcheur des vêtements blancs dont nous serons revêtus. Quand le moment sera venu où le Seigneur effacera du livre de vie,

c'est-à-dire du registre de la profession religieuse, les noms de ceux qui avaient seulement le nom de vivre, il y laissera les noms de ceux qui auront remporté la victoire. Ils vivront éternellement. Et ce bien-aimé Sauveur prendra plaisir à confesser leurs noms devant son Père et ses anges. Publiquement il dira: «Ceux-là que vous voyez revêtus de robes blanches, *ils sont à moi*.

Quelle perspective brillante! Ne désirez-vous pas faire partie de cette troupe glorieuse et bienheureuse? «Que celui qui a des oreilles écoute ce que l'Esprit dit aux assemblées.»

Nous avons à considérer maintenant à quelle époque de l'histoire de l'Église correspond l'état de l'assemblée de Sardes.

Nous avons vu que l'assemblée de Thyatire représentait prophétiquement le papisme, ce grand système religieux corrompu et corrupteur, et que ce qui caractérise ce système est l'orgueilleuse position qu'un homme, le pape, prend comme chef de l'Église; ensuite l'idolâtrie remplaçant le culte de Dieu en esprit et en vérité; le salut par les œuvres mis à la place du salut par la foi; et enfin, la prétention du clergé, d'enseigner et d'expliquer seul les Écritures, avec défense aux laïques de la lire, au moins sans la permission spéciale des conducteurs spirituels. De là, pour le peuple surtout, les ténèbres qui régnèrent dans les âmes durant le moyen âge. La Bible, la lumière divine, était cachée.

Mais le Seigneur était là, le chef suprême de l'Église, ayant les sept étoiles, toute l'autorité pour gouverner, et les sept Esprits de Dieu, la lumière parfaite de la connaissance pour la répandre. Au temps fixé, le Seigneur agit dans sa grâce, et fit briller la lumière au sein des épaisses ténèbres du papisme. Cette époque, qui fut pour l'Église comme un nouveau point de départ, se nomme la *Réformation*.

Même aux temps les plus sombres, le Seigneur avait toujours eu des âmes ou même de petites congrégations qui lui étaient fidèles. Des hommes, tels que Wiclef en Angleterre, Jean Huss en Bohême, éclairés de Dieu pour voir les erreurs du papisme, les dénoncèrent. Mais ils n'étaient que comme des lueurs qui précèdent le jour. Celui que le Seigneur choisit pour être son grand champion est Martin Luther, dont nous parlerons peut-être une fois plus longuement. Nous ne devons jamais exalter un homme, quel qu'il soit: le Seigneur seul est digne de l'être. Mais nous pouvons rendre grâce à Dieu de ce qu'il a suscité, doué et soutenu des hommes comme Paul, Pierre et Jean, pour faire connaître la vérité, et des hommes, tels que Luther et d'autres, pour la remettre en évidence quand elle a été oubliée et méconnue.

La première chose que Dieu fit par le moyen de son serviteur, fut de montrer que l'autorité n'est ni dans le pape, ni dans les conciles, ni dans les docteurs, ni dans l'Église, mais uniquement dans la *parole de Dieu*, seule infaillible pour faire connaître la vérité. La Bible fut donc tirée de la poussière et de l'obscurité où le pape et les prêtres l'avaient laissée enfouie, et présentée à tous comme le Livre de Dieu où chacun peut et doit chercher la lumière. C'est ce Livre divin qui avait déjà éclairé et soutenu Wiclef et Huss; c'est lui qui, partout où Dieu suscita des réformateurs, devint pour eux l'autorité à laquelle ils en appelaient pour justifier leurs enseignements. Et ce Livre était pour tous; aussi fut-il bientôt répandu à profusion par le moyen de l'imprimerie inventée peu d'années avant la Réformation. Ainsi chacun put apprendre directement de Dieu, et put contrôler par cette Parole de vie ce qui lui était présenté.

Ce fut un coup mortel porté au papisme et à la papauté. On vit bientôt la vanité des prétentions du clergé et l'erreur de ses enseignements. La Bible renversait tout cet échafaudage de clergé, de cérémo-

nies, d'idolâtrie, de salut par les œuvres, de pénitences, de pèlerinages, etc., car elle ne dit rien de ces choses ou les condamne formellement. C'est là la grande œuvre que Dieu a faite par le moyen de ses serviteurs les réformateurs: remettre la Bible en lumière, et ainsi renverser les prétentions et les erreurs de Rome.

La grande vérité que Luther proclama et qui lui était particulièrement chère, est celle de la justification du pécheur devant Dieu par la foi au sacrifice de Jésus, mort pour nos fautes et ressuscité pour notre justification. C'est en cela qu'il avait trouvé la paix pour son âme profondément troublée que toutes ses pénitences et ses œuvres n'avaient pu calmer. De ce moment date ce que l'on nomme le protestantisme, qu'il ne faut pas confondre avec la Réformation. Cette dernière est l'œuvre par laquelle la Bible fut remise en lumière et honneur, où la vraie doctrine du salut fut proclamée, et où les prétentions de Rome furent combattues et ses erreurs dénoncées; le protestantisme est l'état de choses qui en résulta dans l'Église. La chrétienté en Occident fut dès lors séparée en deux grandes sections, le catholicisme romain, comprenant ceux qui restèrent attachés au pape et reconnurent son autorité; et le protestantisme, comprenant tous ceux qui rejetèrent Rome et ses prétentions, et ne reconnurent d'autre autorité que la Bible, au moins nominale.

C'est là ce que le Seigneur considère dans l'assemblée de Sardes: non pas la Réformation qui est son œuvre, mais l'état qui en est résulté sous l'action des hommes. Voilà pourquoi il a à dire ces tristes paroles: «Tu as le nom de vivre, et tu es mort» et «je n'ai pas trouvé tes œuvres parfaites.» En effet, d'une manière générale, dans les églises nommées protestantes, soit luthérienne, ou réformée, ou anglicane, ou autres, on en vint à n'avoir plus qu'une profession extérieure. Les confessions de foi étaient orthodoxes, c'est-à-dire selon la saine doctrine, au moins en général, mais laissant les âmes

dans l'indifférence, le formalisme et la mort. De plus ces diverses églises, pour la plupart, furent assujetties à l'État, c'est-à-dire aux gouvernements humains, de sorte qu'elles furent mêlées au monde. On voit combien l'avertissement du Seigneur était de saison: «Souviens-toi comment tu as reçu et entendu, et garde, et repens-toi,» avertissement semblable à celui que le Seigneur avait déjà fait entendre à Éphèse, et ayant pour but de rappeler les âmes à la Bible et à une foi vivante.

Au milieu de cet état de langueur et de mort, il y avait cependant toujours des personnes qui ne se contentaient pas d'une vaine forme de piété, mais qui saisissaient par la foi, et gardaient dans leurs cœurs les précieuses vérités du salut. Ce sont elles dont le Seigneur dit: «Tu as quelques noms à Sardes qui n'ont pas souillé leurs vêtements.» Outre ces personnes isolées, il y eut aussi à diverses reprises dans le protestantisme des réveils plus ou moins étendus. Mais ce n'est pas le moment d'en parler, ni d'entrer davantage dans le détail de ce qui constitue le protestantisme. Il suffit que nous ayons vu, d'une manière générale, à quoi correspond ce qui est dit de l'assemblée de Sardes.

De même que Thyatire ou le catholicisme romain, Sardes ou le protestantisme continue jusqu'à la venue du Seigneur. Alors toutes deux tomberont sous le jugement. Que le Seigneur nous donne de tenir ferme cette précieuse parole de Dieu qui maintenant n'est plus cachée, mais qui est accessible à tous et qui est entre nos mains; qu'il nous accorde de marcher à sa lumière et ainsi de garder nos vêtements, c'est-à-dire notre vie, notre conduite, non souillés par le contact avec le monde!

PHILADELPHIE

Nous arrivons maintenant à l'épître adressée par le Seigneur à la sixième assemblée, celle de Philadelphie. Elle n'est mentionnée nulle autre part dans le Nouveau Testament, et l'on ignore par qui elle fut établie. Elle n'a pas fait grand bruit dans le monde, mais les paroles du Seigneur nous font connaître sa fidélité et comment il l'apprécie.

Écoutons ce qu'il dit: «Et à l'ange de l'assemblée qui est à Philadelphie, écris: Voici ce que dit le saint, le véritable, celui qui a la clef de David, celui qui ouvre et nul ne fermera, qui ferme et nul n'ouvrira: Je connais tes œuvres. Voici, j'ai mis devant toi une porte ouverte que personne ne peut fermer, car tu as peu de force, et tu as gardé ma parole, et tu n'as pas renié mon nom. Voici, je donne de ceux de la synagogue de Satan qui se disent être Juifs, — et ils ne le sont pas, mais ils mentent; voici, je les ferai venir et se prosterner devant tes pieds, et ils connaîtront que moi je t'ai aimé. Parce que tu as gardé la parole de ma patience, moi aussi je te garderai de l'heure de l'épreuve qui va venir sur la terre habitée tout entière, pour éprouver ceux qui habitent sur la terre. Je viens bientôt; tiens ferme ce que tu as, afin que personne ne prenne ta couronne. Celui qui vaincra, je le ferai une colonne dans le temple de mon Dieu, et il ne sortira plus jamais dehors; et j'écrirai sur lui le nom de mon Dieu, et le nom de la cité de mon Dieu, de la nouvelle Jérusalem qui descend du ciel d'auprès de mon Dieu, et mon nouveau nom. Que celui qui a des oreilles écoute ce que l'Esprit dit aux assemblées.»

Nous pouvons remarquer d'abord que le Seigneur n'adresse aucun reproche à l'ange de cette assemblée. C'est comme à l'assemblée de Smyrne. Cette dernière venait après l'assemblée d'Éphèse, qui avait abandonné son premier amour. Elle passait par la persécution et demeurait ferme, et le Seigneur l'exhorte à ne rien craindre et lui fait des promesses de vie. De même, Philadelphie vient après Sardes

qui avait bruit de vivre, tout en étant dans la mort; Philadelphie avait peu de force, mais le Seigneur l'aimait, parce qu'elle gardait sa parole et son nom. Ainsi ce qui plaît au Seigneur, c'est un cœur ferme dans l'épreuve et fidèle dans la faiblesse.

En écrivant à l'assemblée de Philadelphie, le Seigneur Jésus se présente d'un côté comme étant le *Saint* et le *Véritable*. Ce sont des titres qui appartiennent à Dieu, comme nous le voyons en plusieurs passages. (Ésaïe 40:25; 57:15; 1 Jean 2:20; 5:20.) Mais Jésus est Dieu, et c'est pourquoi il prend ces titres. Le *Saint* veut dire celui qui est absolument séparé de tout mal. Jésus est saint en lui-même et il a manifesté ce caractère sur la terre dans tout ce qu'il a fait. Le *Véritable* signifie celui qui est vrai en toutes choses, dans sa personne, se faisant connaître comme le vrai Fils de Dieu; dans ses paroles et ses actes, faisant connaître Dieu comme amour et lumière, et révélant le Père. Qu'il est précieux de connaître cette glorieuse et adorable Personne, séparée du mal et qui nous en sépare, qui est vraie, en sorte que nous pouvons mettre une entière confiance en ce qu'elle dit, et par elle connaître la vérité.

Mais d'un autre côté, comme homme, Jésus était la postérité de David (Apocalypse 22:16). Il a donc la clef de David, c'est-à-dire l'autorité absolue pour gouverner, comme étant le Christ promis. Si nous lisons au chapitre 22 d'Ésaïe, du verset 15 au 23, nous y voyons qu'un certain Shebna était revêtu d'une charge dans la maison royale à Jérusalem. Mais n'en ayant usé que pour satisfaire son orgueil et pour se glorifier dans sa force et ses richesses, le prophète Ésaïe lui fut envoyé de la part de l'Éternel pour lui déclarer qu'il périrait misérablement et que sa charge lui serait ôtée et donnée à Éliakim, serviteur fidèle de l'Éternel. «Et il arrivera, en ce jour-là, que j'appellerai mon serviteur Éliakim, fils de Hilkija... je mettrai ton intendance en sa main; et il sera pour père aux habitants de Jérusalem et à la maison de Juda. Et je mettrai la clef de la maison de David sur son épaule; et il ouvrira, et personne

ne fermera; et il fermera, et personne n'ouvrira.» Éliakim était donc revêtu de l'autorité pour administrer la maison de David, pour admettre et recevoir dans la faveur et dans le service du roi, ceux qu'il jugeait dignes, pour exclure les autres, et cela sans appel. Il était ainsi le type du Seigneur Jésus. Au premier chapitre de l'Apocalypse, le Seigneur dit de lui-même: «Je tiens les clefs de la mort et du hadès,» c'est-à-dire qu'il a le pouvoir souverain sur la mort et le lieu invisible où vont les âmes séparées du corps. Il la puissance de ressusciter les morts. (Apocalypse 1:18) A Pierre, il avait donné les clefs du royaume des cieux (Matthieu 16:19), c'est-à-dire l'autorité d'ouvrir l'entrée du royaume aux Juifs d'abord, puis aux gentils, par la prédication de l'Évangile, et c'est ce que Pierre a fait, comme nous le lisons aux chapitres 2 et 10 des Actes des apôtres.

J'ai cité ces divers passages pour bien faire comprendre que les clefs désignent l'autorité d'introduire ou d'exclure. Le Seigneur Jésus se présente à l'assemblée de Philadelphie et à nous, comme ayant cette autorité souveraine. Il ouvre la porte de la bénédiction, de la foi, du salut, aux âmes, et personne ne peut l'empêcher de bénir et de sauver. (Actes 14:27.) Tous les efforts de Satan et du monde sont impuissants pour arrêter le cours des bénédictions qu'il répand. Nous le voyons dans les Actes. Les persécutions que subirent les chrétiens et les apôtres ne firent que répandre l'Évangile. (Lisez en particulier Actes 8:1-8; 11:19-21; 16.) Le Seigneur ouvre la porte à ses serviteurs pour exercer leur ministère, et Satan ne pouvait la fermer. C'est ainsi que Paul disait: «Je demeurerai à Éphèse jusqu'à la Pentecôte; car une porte *grande* et efficace m'est ouverte, et il y a beaucoup d'adversaires.» (1 Corinthiens 16:9.) Combien cela est précieux pour les serviteurs du Seigneur, et comme cela doit nous encourager à prier pour que Dieu leur ouvre la porte pour annoncer la Parole! (Colossiens 4:3.) Il me semble voir une grande porte ouverte, la porte du salut, et les prédicateurs de l'Évangile appelant

les âmes à entrer, et tout un flot entrant; et puis Satan et le monde, les incroyants, les méchants, faisant tous leurs efforts pour pousser cette porte et la fermer, mais sans succès; la main du Seigneur, invisible pour eux, la tiens ferme et elle ne bouge point.

Mais d'un autre côté, s'il ferme, qui ouvrira? Ah cela est terrible! Il disait aux Juifs. «Quand le maître de la maison... aura fermé la porte, et que vous vous serez mis à vous tenir dehors et à heurter à la porte, disant: Seigneur, ouvre-nous! et que, répondant, il vous dira: Je ne vous connais pas» quelle puissance humaine pourra ouvrir? Aucune; on sera dehors, hors de la bénédiction et de la joie. (Luc 13:25-29.) Et aux vierges folles, que leur arrivera-t-il? La porte sera fermée, et il dira: «Je ne vous connais pas.» La porte de la grâce aura été fermée, et personne n'ouvrira. Ce sera le sort réservé à ceux qui n'auront pas voulu écouter au temps convenable. C'est ce qui va bientôt arriver au monde incrédule. Combien cela est sérieux! Demandons au Seigneur que bien des portes soient ouvertes à ses serviteurs, et que bien des âmes soient sauvées.

Le Seigneur Jésus s'était présenté à l'assemblée de Philadelphie — le Saint, le Véritable, Celui qui a l'autorité absolue pour ouvrir et fermer; écoutons maintenant ce qu'il est dit aux saints qui composaient cette assemblée.

La première chose qu'il déclare, c'est: «Je connais tes œuvres,» mais il ne dit pas quelles sont ces œuvres. Seulement, quand nous lisons la suite, nous trouvons que le Seigneur dit: «Moi, je t'ai aimé.» Nous pouvons en conclure que c'étaient des œuvres qui Lui étaient agréables, provenant de cœurs qui Lui étaient dévoués. Il n'est pas nécessaire que les œuvres que l'on fait soient grandes et attirent l'attention et l'admiration des hommes; non, des œuvres humbles, sans apparence, accomplies chaque jour

dans les diverses positions de la vie, mais ayant pour motif l'amour du Seigneur, voilà celles dont il peut dire avec satisfaction: «Je les connais,» et ces œuvres-là, le plus jeune et le moindre des croyants peut les accomplir. Il est bien évident que les saints à Philadelphie ne brillaient pas par l'apparence aux yeux du monde. «Tu as peu de force,» leur dit le Seigneur. Mais cet état de faiblesse attirait la sympathie de Jésus. Dans la faiblesse et l'impuissance des siens, il aime à montrer sa force à Lui. Le bienheureux apôtre Paul savait cela. Il disait: «Je me glorifierai donc très volontiers plutôt dans mes infirmités, afin que la puissance du Christ demeure sur moi... Car quand je suis faible, alors je suis fort.» (2 Corinthiens 12:9-10.)

Les Philadelphiens avaient «peu de force»; ils étaient peu nombreux, pauvres peut-être, sans talents, et, dans l'assemblée, il n'y avait peut-être que peu de dons marquants; mais ils avaient l'essentiel, sans lequel tout le reste n'est rien. Ils avaient ce que chacun de nous individuellement, et ce que chaque assemblée, nous devrions avoir. Et quoi donc? «Tu as gardé ma parole,» dit le Seigneur, «et tu n'as pas renié mon nom.»

Voilà ce que Jésus voyait dans leurs vies et dans leurs cœurs, et ce qu'il appréciait par-dessus tout. Leur faiblesse ne les avait pas empêchés de rester attachés à la Parole et à la Personne de Christ, malgré les efforts de Satan et les persécutions du monde. Nous aussi nous avons la Parole, et nous avons appris à connaître le nom précieux de Christ, le Sauveur, le Fils de Dieu. Mais il faut *garder* la Parole, la garder dans son cœur, et pas seulement l'avoir dans sa maison, ou dans son intelligence. Garder veut dire qu'on l'estime comme une chose de haute valeur. Et il ne faut pas non plus renier le nom de Jésus. Au temps de l'assemblée de Philadelphie, les souffrances causées par les persécutions, faisaient que parfois ceux qui avaient fait profession d'être chrétiens, reniaient Christ. Aujourd'hui, ce n'est pas à la

mort ou à la prison qu'on est exposé si l'on confesse Christ. Mais on est exposé aux moqueries, au dédain, au mépris de ses compagnons, de ses amis qui sont encore du monde, et c'est souvent bien difficile de le supporter. Il arrive plus d'une fois qu'on voudrait servir le Seigneur, mais on craint l'opprobre et l'on a honte de Lui. Pensons alors à l'assemblée de Philadelphie qui n'a pas renié le nom du Sauveur qu'elle aimait, et demandons à Dieu la force nécessaire afin d'être en état de nous déclarer franchement pour Christ.

Et voyez ce que le Seigneur dit ensuite à l'assemblée de Philadelphie. Puisqu'elle a peu de force et que cependant elle est fidèle, le Seigneur ajoute: «Voici, j'ai mis devant toi une porte ouverte que personne ne peut fermer.» C'est Lui-même qui ouvre un chemin à ceux qui sont faibles, et personne, Satan, ni le monde, ne peuvent les empêcher d'y marcher en paix et en liberté. Un faible chrétien pourrait dire: «Comment pourrais-je être fidèle et servir le Seigneur, moi qui suis si ignorant et chétif? On va se moquer de moi, me mettre à l'écart, si je confesse le Seigneur.» N'aie pas peur, cher ami, le Seigneur qui sait que tu n'as pas de force, sera avec toi et t'ouvrira le chemin.

A côté de l'assemblée à Philadelphie, aimée et approuvée du Seigneur, il y avait une autre congrégation, un autre ensemble d'hommes réunis sous les ordres d'un autre maître, et qui avaient des préentions religieuses. Ils sont appelés la synagogue ou la congrégation de Satan. Quel terrible nom! Qu'étaient-ils ces hommes? Ce n'étaient pas des païens. Non; ils se disaient «Juifs», c'est-à-dire se vantaient de croire en un seul Dieu, d'avoir la parole de Dieu, une loi et des ordonnances données de Dieu, d'être le peuple de Dieu, et avaient une grande apparence religieuse. Mais ils mentaient. Ils n'étaient plus le peuple de Dieu, car ils avaient rejeté le Christ, le Fils de Dieu, Jésus, annoncé par les prophètes, et c'est ainsi que, malgré leur vanterie, ils étaient la synagogue de Satan. Toutes leurs pré-

tentions religieuses n'étaient que mensonge aux yeux du Seigneur. Il en est de même aujourd'hui; se dire chrétien, parce que l'on a une certaine forme religieuse, qu'on a été baptisé et que l'on fait ainsi partie de l'Église professante, n'est pas selon la vérité. Il faut avoir reçu Christ dans son cœur.

Un temps viendra où toutes les fausses prétentions seront jugées, et où les vrais chrétiens seront reconnus. «Afin que le monde connaisse... que tu les a aimés comme tu m'as aimé», disait le Seigneur à son Père en parlant de ses disciples, et ici, il déclare de ceux qui se disaient Juifs et qui méprisaient les chrétiens — «Ils connaîtront que moi je t'ai aimé.» Qu'il est précieux pour le cœur de savoir que le Père nous aime et que Jésus nous aime! C'est maintenant un secret entre Lui et nous: le monde n'en sait rien. Mais quand Jésus viendra, que nous serons manifester, avec Lui en gloire, le monde entier saura combien nous avons été aimés. Il est dit de Jésus que «tout genou fléchira devant Lui.» Nous serons avec Lui, dans la même gloire, et c'est ainsi que le monde reconnaîtra que les pauvres saints, si méconnus et méprisés maintenant, étaient vraiment dignes d'honneur. Alors se réalisera cette parole: «Je les ferai venir et se prosterner devant tes pieds.»

Le Seigneur signale ensuite un autre caractère de l'assemblée de Philadelphie: «Tu as gardé la parole de ma patience,» dit-il. Que signifient ces paroles «ma patience», la patience de Jésus? Essayons de le comprendre. Que désire le Seigneur? C'est d'avoir avec Lui ses bien-aimés dans la gloire: «Père, je veux, quant à ceux que tu m'a donnés, que là où moi je suis, ils y soient aussi avec moi, afin qu'ils voient ma gloire» (Jean 17:24); voilà ses paroles. Mais il attend avec patience le moment que Dieu a fixé pour cela. Et que désirent les saints? D'être avec leur Sauveur, loin du monde et du péché. L'Esprit et l'Épouse disent: «Viens.» Mais comme Jésus attend, ils attendent aussi avec

patience; c'est ainsi qu'ils ont la même pensée que Jésus, et qu'ils, gardent la parole de sa patience, c'est-à-dire qu'ils attendent sa venue.

A ceux qui gardent la parole de la patience, le Seigneur fait une promesse. Un temps solennel approche. Une épreuve terrible va venir sur la terre habitée tout entière. Le Seigneur ne nous en dit pas la nature, mais ce seront des calamités effrayantes qui fondront sur «ceux qui habitent sur la terre». Qui faut-il entendre par là? Ce sont ceux dont le cœur, les pensées, les habitudes, sont dans les choses d'ici-bas, qui sont citoyens de la terre et n'attendent de joies que celles qui s'y trouvent. Mais ceux qui gardent la parole de sa patience sont du ciel, d'où ils attendent le Seigneur. «Le Seigneur tarde,» pourraient-ils penser, et il semble à voir l'agitation du monde, les bruits de guerre, de révolution et d'anarchie, que de terribles événements vont avoir lieu. C'est vrai; mais les saints ne seront plus sur la terre; ils seront avec le Seigneur. Quel bonheur de pouvoir s'appuyer sur cette précieuse promesse: «Je te garderai.»

Et les paroles suivantes nous font bien voir que c'est en venant prendre les saints près de Lui qu'il les préservera de toutes ces calamités à venir. Il dit: «Je viens bientôt»; c'est ce que l'apôtre rappelait aussi aux Thessaloniens qui avaient été convertis «pour attendre des cieux Jésus, qui nous délivre de la colère qui vient.» (1 Thessaloniens 1:10.) Et c'est «bientôt»; chaque jour nous rapproche de cet heureux moment.

Mais à cela le Seigneur ajoute une exhortation: «Tiens ferme ce que tu as,» dit-il, «afin que personne ne prenne ta couronne.» Il y a donc un danger, et des ennemis sont là, tout prêts à ravir aux fidèles ce qu'ils ont de précieux, ce qui fait leur ornement et leur gloire. «*Ce que tu as,*» qu'est-ce que

c'est? C'est tout ce que le Seigneur nous a donné: sa Parole, sa connaissance, son amour, la jouissance de ce qu'Il est, l'assurance du salut, de notre relation d'enfants auprès du Père, l'espérance de sa venue, toutes les saintes vérités de la Parole. Voilà ce qu'il faut tenir ferme comme la chose la plus précieuse et que Satan voudrait bien nous enlever. Si vous aviez un objet de valeur qui viendrait de votre mère, combien n'y tiendriez-vous pas? Si quelqu'un voulait vous le ravir, avec quelle énergie vous le retiendriez! Supposez que quelqu'un voulût vous persuader qu'après tout, cela n'a pas tant de valeur et se moquât de ce que vous y attachez un si grand prix, avec quelle indignation vous le repousseriez! Eh bien, ce que le Seigneur nous a donné vaut infiniment plus que tous les trésors de l'univers. Tenons-le donc ferme, en dépit de tous les efforts et les ruses du diable. «La couronne,» c'est ce que le vrai chrétien a déjà; c'est Christ qui est sa gloire et sa couronne aux yeux de Dieu, et en quoi il peut se glorifier. Et cette couronne-là que le monde méprise ou méconnaît, elle brillera éternellement sur le front du racheté. Ici-bas tenons donc ferme pour Christ, et ne permettons à personne de nous ôter la gloire de le confesser et de le servir.

Après cela viennent comme toujours les promesses que le Seigneur fait aux vainqueurs, à ceux qui ont tenu ferme ce qu'ils avaient. Et il faut bien nous souvenir que, quoique tous ceux qui croient soient sauvés, il y aura une rémunération, et qu'une récompense spéciale sera donnée à ceux qui auront été fidèles au milieu des difficultés. Celui donc qui vaincra sera établi comme une colonne, dans «le temple de mon Dieu», dit Jésus. La colonne est un emblème de stabilité, de force, en même temps qu'un ornement. Ceux qui, sur la terre, ont eu peu de force, brilleront dans le ciel comme des monuments impérissables de la grâce, rien ne pourra plus les ébranler, ils orneront le sanctuaire céleste, le temple du Dieu du Seigneur Jésus Christ, et ce sera pour l'éternité —«il ne sortira plus jamais dehors».

En second lieu, le Seigneur dit: «J'écrirai sur lui le nom de mon Dieu,» en signe qu'il appartient au Dieu du Seigneur Jésus Christ. C'est un sceau indélébile; nul ne peut effacer ce que Jésus a écrit sur eux, et il est heureux de les amener à son Dieu. Le Seigneur ajoute: «Et le nom de la cité de mon Dieu, de la nouvelle Jérusalem qui descend du ciel d'auprès de mon Dieu.» Ils appartiennent à cette cité décrite au chapitre 21 de l'Apocalypse, cité céleste et divine dans son origine; ils en sont les parties constituantes, et non pas simplement les habitants, car la cité, c'est l'épouse, la femme de l'Agneau, l'Assemblée. Et enfin, le Seigneur dit: «Et mon nouveau nom,» son nom comme Rédempteur ressuscité et glorifié. Voilà ce qui attend le fidèle vainqueur: Être à jamais en la présence de Dieu, dans le temple où brille sa gloire, comme appartenant à Dieu, au ciel et à Christ, et associé à son précieux Sauveur dans cette position de félicité et de gloire; ne vaut-il pas la peine de servir le Seigneur et de souffrir pour Lui pendant un peu de temps ici-bas, en attendant un avenir si beau?

LAODICÉE

Nous voici arrivés à Laodicée, la dernière des sept assemblées auxquelles le Seigneur Jésus s'adresse. Elle représente le dernier état de l'église professante sur la terre, et c'est un triste état.

Le déclin avait commencé quand l'Église abandonna son premier amour. Le Seigneur permit les persécutions pour ramener à Lui le cœur de l'Église, mais ensuite elle s'allia au monde et laissa s'introduire dans son sein des enseignements pernicieux qui finalement la conduisirent au système d'idolâtrie et de corruption du papisme. Du milieu de cet état de choses, le Seigneur, dans sa grâce, suscita les réformateurs, et un grand et magnifique réveil eut lieu, qui hélas! fut suivi d'un état de mort. Alors Dieu, par ses serviteurs, fit rappeler les vérités oubliées ou méconnues. Les principales furent celles relatives à l'Église comme corps de Christ, unie à son Chef, Christ dans le ciel; l'habitation, c'est-à-dire la présence et l'action du Saint Esprit dans les croyants individuellement et dans l'Église, et enfin l'attente de Christ venant chercher les siens avant le jugement du monde. Des âmes, en bien des lieux, réveillées par le cri de minuit: «Voici, l'Époux vient,» s'attachèrent comme tout de nouveau à la Personne adorable du Seigneur et à sa Parole. Mais à quoi tout va-t-il aboutir? La parole de Dieu nous montre que tout ce qui était confié à l'homme, l'homme ne sait pas le conserver et le gâter. Il en est ainsi de l'Église ici-bas. Elle devait être le témoin fidèle du Seigneur, mais les épîtres du Seigneur et l'histoire de l'Église sur la terre montrent qu'elle a manqué à sa mission, et ce qui est dit à l'assemblée de Laodicée nous apprend que le Seigneur est obligé enfin de la «vomir de sa bouche», c'est-à-dire de la rejeter entièrement.

L'assemblée des Laodicéens est mentionnée à la fin de l'épître aux Colossiens. (Chap. 4:13-16.) Nous voyons là que ces derniers devaient faire passer à Laodicée la lettre qu'ils avaient reçue de Paul,

et que les Laodicéens, à leur tour, devaient envoyer à Colosses une lettre qui, probablement, n'est autre que l'épître aux Éphésiens. Nous apprenons ainsi que les chrétiens de Laodicée avaient été bien instruits dans la vérité par ces deux belles épîtres, où la gloire de la Personne de Christ est si admirablement décrite, où les privilèges glorieux de l'Église sont développés, et où tout ce qui peut Lui attacher le cœur nous est présenté. Mais il faut toujours nous rappeler que la connaissance même des vérités les plus précieuses et les plus élevées, si elle est seule, conduit à l'orgueil. (1 Corinthiens 8:2-3; 13:2.) La vraie connaissance est celle qui réside dans le cœur et qui l'attache à Dieu et à Jésus. C'est ce qui manquait à Laodicée qui se croyait riche et se vantait de s'être enrichie, et n'avait qu'indifférence pour Jésus. Hélas! on ne voit que trop la même chose de nos jours. On est plus satisfait de ce que l'on a, et de ce que l'on fait, que du Seigneur.

Voyons d'abord comment le Seigneur se présente à l'assemblée de Laodicée «Et à l'ange de l'assemblée qui est à Laodicée, écris Voici ce que dit l'Amen, le témoin fidèle et véritable, le commencement de la création de Dieu.» L'Amen veut dire que toutes les promesses de Dieu sont accomplies et s'accompliront en Lui et par Lui (2 Corinthiens 1:20), malgré la chute et la ruine de l'Église. Le témoin *fidèle et véritable*, non seulement Il l'a été sur la terre, mais Il l'est et le demeure toujours. Il se montre fidèle et véritable pour glorifier Dieu quand l'homme, dans l'Église, manque à l'être et se glorifie lui-même. Et enfin, le Seigneur est «le commencement de la création de Dieu.» C'est par Lui que Dieu a fait toutes choses; Il est l'origine et la source de tout ce qui existe. (Colossiens 1:16-17; Hébreux 1:2; Jean 1:3.) Mais dans ce qui est dit à Laodicée, la création de Dieu n'est pas la première création, celle dont les œuvres visibles nous entourent, et dont il est parlé dans le premier chapitre de la Genèse. Cette création-là a été gâtée et ruinée par le péché de l'homme, et sa fin est d'être brûlée.

(2 Pierre 3:7, 10, 12.) Mais il y a une autre création; une création qui ne peut pas être souillée par le péché, et où Satan ni la mort n'ont accès. C'est d'elle que Dieu parle, quand il dit: «Voici, je fais toutes choses nouvelles.» (Apocalypse 21:5.) Elle a commencé avec Christ, et a été manifestée dans sa résurrection d'entre les morts, faisant connaître une vie en dehors du péché et de la puissance de la mort et de Satan. Nous y avons part quand nous croyons au Seigneur, car «si quelqu'un est en Christ, c'est une nouvelle création: les choses vieilles sont passées; voici, toutes choses sont faites nouvelles.» (2 Corinthiens 5:17.) Et cette nouvelle création aura sa pleine réalisation et brillera de toute sa glorieuse splendeur, quand le ciel et la terre d'à présent auront disparu, et qu'il y aura un ciel nouveau et une terre nouvelle. (Apocalypse 21:1.) L'Église aurait dû montrer au monde le caractère de cette nouvelle création, céleste, divine, en dehors du péché. Elle ne l'a pas fait; elle est retournée au monde et aux choses de la première création dont elle se glorifie. Alors le Seigneur se présente et dit: «Parce que l'Église a manqué, la nouvelle création n'en subsiste pas moins. Elle est en Moi qui en suis la source et l'origine.» Combien cela est beau, et consolant, et précieux, de voir et d'avoir, tout en Jésus dans une réalité, une vérité, une beauté et une fraîcheur inaltérables, tandis que du côté de l'homme tout manque. Ah! attachons-nous à Lui de tout notre cœur.

Examinons maintenant ce que le Seigneur dit à l'assemblée de Laodicée. Il commence comme toujours par cette déclaration solennelle: «Je connais tes œuvres,» c'est-à-dire non seulement ta manière de vivre, ce qui paraît au dehors, mais ton état intérieur. Et voici ce que le Seigneur voit: «Tu n'es ni froid, ni bouillant. Je voudrais que tu fusses ou froid ou bouillant! Ainsi, parce que tu es tiède et que tu n'es ni froid, ni bouillant, je vais te vomir de ma bouche.» Être froid pour Christ est l'état de l'homme naturel, incrédule, dont le cœur de glace ou de marbre n'a pas été touché par la grâce et l'amour du

Seigneur. Être *bouillant* est l'état d'un cœur qui, par l'Esprit Saint, connaît et goûte l'amour de Christ qui surpasse toute connaissance, et qui, par conséquent, est plein de ferveur, n'estime rien en dehors de Christ et Lui est tout dévoué. (Voyez Philippiens 3:7-12.) Laodicée était *tiède*. Bien qu'il y eût des connaissances religieuses dont on était satisfait, la Personne de Christ n'occupait pas le cœur et les pensées; elle laissait l'âme indifférente. Or nous voyons que le Seigneur préfère à cette tiédeur, au manque d'amour pour Lui, même la froideur et l'incrédulité. En effet, l'incrédule ne connaît pas Christ, et son cœur peut être saisi par la grâce; l'amour de Dieu peut fondre le glaçon de son cœur. Il y a une indifférence à l'égard de Christ qui provient de l'incrédulité. On ne le connaît pas, et l'on ne se soucie pas de Lui. Mais prétendre avoir la foi et la connaissance, et professer être religieux, et cependant être indifférent à l'égard du Seigneur, sans dévouement pour Lui, est une chose qui Lui est odieuse: c'est de l'hypocrisie. Il ne reste que ce jugement terrible: être vomi», rejeté comme une chose nauséabonde. Il ne s'agit pas ici d'un vrai chrétien, mais de l'Église en général, quand elle est tombée dans cet état de tiédeur. Toutefois nous devons demander au Seigneur qu'il nous garde individuellement de toute tiédeur à son égard.

Quelle était la cause de cet état? C'était la satisfaction de soi-même. Quand on est satisfait de ce que l'on est et de ce que l'on a par soi-même, Christ devient indifférent au cœur. Il est laissé dehors. Le Seigneur continue: «Parce que tu dis: Je suis riche, et je me suis enrichi, et je n'ai besoin de rien.» Les richesses dont se vante Laodicée ne sont pas les richesses temporelles seulement, ni essentiellement; on le voit par le conseil que lui donne le Seigneur. Mais c'est une position dans le monde, la science, les connaissances et une activité religieuse, les lumières de l'intelligence; Laodicée se vante d'avoir tout cela et ainsi d'être riche, bien plus, de s'être acquis toutes ces choses par son travail. Dès

lors, elle n'a besoin de rien, et Christ est mis de côté. Ce sont les tristes traits du dernier état de l'Église, et on ne les voit déjà que trop apparaître.

Mais quelle illusion! Le Seigneur déchire ce voile trompeur d'orgueil et de propre satisfaction et met à nu le réel état de l'Église: «Tu ne connais pas que toi, tu es le malheureux et le misérable, et pauvre, et aveugle, et nu.» Voilà toutes les hautes prétentions anéanties, et ceux qui se vantaient de leurs richesses, vus du Seigneur comme des misérables manquant de tout. C'est que rien de ce que l'on a acquis par soi-même et par des ressources humaines, ne peut enrichir, couvrir et éclairer l'âme devant Dieu. Aussi le Seigneur, dans sa grâce, montre-t-il le seul et unique remède à cet état déplorable. C'est en Lui qu'il se trouve. «Je te conseille», dit-il, «d'acheter de *moi* de l'or passé au feu, afin que tu deviennes riche, et des vêtements blancs, afin que... la honte de ta nudité ne paraisse pas, et un collyre pour oindre tes yeux, afin que tu voies.» L'or passé au feu, et ainsi éprouvé, parfaitement pur, est la justice de Dieu en Christ qui met de côté notre propre justice; les vêtements blancs sont la justice pratique, la sainteté dans la marche, et cela découle aussi de Christ seul; et enfin le collyre qui fait voir, c'est le Saint Esprit qui seul donne la vraie intelligence des choses de Dieu. C'est de Christ qu'on acquiert ces choses, en Lui qu'on les possède et qu'on en jouit, et voilà ce qui le rend si précieux pour le cœur. La tiédeur alors disparaît. On les achète, à quel prix? Au prix du renoncement à toutes les fausses richesses dont on se vantait.

L'Église est ainsi rappelée au sentiment de sa responsabilité. Le Seigneur ajoute, pour le lui faire sentir et lui montrer son amour: «Moi, je reprends et je châtie tous ceux que j'aime; aie donc du zèle et repens-toi.» Les paroles sévères qu'il a adressées à l'Église, sont une preuve qu'il l'aime, et qu'il vou-

drait l'arracher de la voie fatale dont la fin pour elle sera d'être vomie de la bouche du Seigneur. La repentance lui est ouverte. Quelle tendresse et quelle patience dans le cœur de Jésus!

Et nous le voyons bien dans ce qui suit. L'indifférence et la tiédeur ne Lui ont pas laissé de place dedans: il est dehors. Que fera-t-il? S'en ira-t-il? Non; il aura encore patience. Peut-être que, dans cette Église qui va être vomie de sa bouche, il y a quelque cœur qui répondra encore à sa voix: «Voici», dit-il, «je me tiens à la porte et je frappe.» Quelle place pour le Sauveur! Être à la porte et solliciter l'entrée, non pas chez un pécheur incrédule, sans connaissance, mais à la porte de cette assemblée autrefois si zélée pour Lui, et maintenant satisfaite d'elle-même et par là l'ayant exclu! Oui, comme autrefois il s'est abaissé pour servir, maintenant il s'abaisse pour frapper à la porte dans l'espoir qu'au moins une âme entendra et le recevra. Qu'elle est heureuse celle dont la voix de Jésus atteint les oreilles. «Si quelqu'un entend ma voix et qu'il ouvre la porte, j'entrerai chez lui et je souperai avec lui, et lui avec moi.» Il jouit ainsi de la communion avec Jésus, de l'intimité et de la joie de son amour. Oh! puissions-nous connaître cette joie, ce bonheur! Écoutons cette voix pénétrante du Sauveur; ce qu'il désire, c'est d'entrer pour être avec nous, et nous tout près de Lui.

Le vainqueur régnera avec Christ. On est associé de cœur avec Lui ici-bas, on sera là-haut avec Lui dans la gloire.

Nous avons terminé ce que la Parole nous dit prophétiquement touchant l'Église ou l'Assemblée. Depuis ce moment, il n'en est plus question dans l'Apocalypse, comme vue sur la terre. Mais à la fin du livre, l'Église, composée de tous les vrais croyants, de tous ceux qui ont vaincu, depuis le jour de la Pentecôte jusqu'à la venue de Christ, est vue dans la gloire céleste, quand les noces de l'Agneau

avec elle, son épouse, sont célébrées aux chants de triomphe et d'allégresse du ciel. (Apocalypse 19:6-9.)

Hommage à Toi, Chef de l'Église!

L'Épouse, objet de ta faveur,

A tes côtés bientôt assise,

Sans fin bénira son Seigneur.

O saints transports! joie ineffable!

Nous jouirons de ta beauté,

Et de l'amour inexprimable

Qui remplira l'éternité.

LA FIN DU PREMIER SIÈCLE

Nous avons terminé ce que l'Esprit de Dieu nous présente prophétiquement, dans l'Apocalypse, relativement à l'Église du Seigneur sur la terre. Son histoire, en dehors de cela, doit être tirée de documents humains sujets à l'erreur. Il faudrait beaucoup de volumes pour raconter tout ce qui concerne ce qui porte le nom d'Église chrétienne. Et ce récit renfermerait bien des choses douloureuses, car l'Église s'est complètement détournée des pensées de Christ, et ce déclin a commencé dès les jours apostoliques. Elle est devenue ce champ où l'ivraie croît en abondance; le grand arbre qui abrite sous ses branches toutes sortes d'oiseaux; la pâte imprégnée de levain. (Matthieu 13.)

Mais au milieu de tout le mal qui a envahi l'Église, Dieu n'a pas cessé à toutes les époques d'y avoir ses fidèles témoins. Les premiers furent ceux que l'on nomme plus spécialement martyrs ou témoins par excellence. Ils scellèrent de leur sang leur foi au Seigneur, et appartiennent à la période figurée par l'assemblée de Smyrne. L'exemple de leur foi, de leur constance dans les tourments, est bien propre à encourager. C'est en même temps un témoignage puissant rendu à la vérité. Pour eux, Christ était une Personne vivante qui avait souffert pour leur salut, et ils donnaient leur vie pour Lui. Ils n'avaient peut-être pas une aussi grande connaissance des vérités de l'Écriture que nous, mais ils connaissaient assez de l'amour de Christ pour n'être ébranlés ni par promesses, ni par menaces, ni par tortures. Puisse-nous, dans nos temps moins difficiles en un sens, avoir un peu de cet amour qui nous fera nous séparer du monde et vivre plus entièrement pour Celui qui nous a aimés.

On a dit: «Croire et souffrir, et non pas écrire, était ce qui caractérisait les premiers chrétiens.» Nous n'avons donc que peu de récits datant de ces temps pour nous dire ce qu'ils endurent. Nous avons parlé de la persécution qui eut lieu sous Néron, mais c'est un historien païen qui la rapporte. On

peut d'ailleurs aisément se rendre compte de ce qui appelait sur eux l'attention publique et la haine du monde. Les petits groupes de disciples de Christ, dispersés çà et là dans l'empire romain, s'y trouvaient littéralement «comme des brebis au milieu des loups». Leur croyance n'était celle d'aucune nation; leur culte n'était pas compté parmi ceux que Rome tolérait, de sorte que leur sécurité était le silence et l'obscurité. Mais la foi dans le cœur est un principe vivant et actif qui ne peut rester ignoré. La religion chrétienne devint agressive à cause de la puissance de vie qui était en elle, et qui la faisait tellement différer des religions mortes du paganisme. Elle devint bientôt importune par le fait même qu'elle se tenait à part des diverses formes de culte qui toutes se distinguaient par une pompe extérieure. Les règnes de Vespasien et de Titus — celui qui prit et renversa Jérusalem — semblent avoir été un temps de repos pour l'Église. Il en fut autrement sous leur successeur Domitien, prince lâche, soupçonneux et cruel. Elle eut alors à subir une violente persécution qui dura une année. Un bruit était venu aux oreilles de Domitien qu'un personnage de la race de David devait paraître, auquel appartenait l'empire du monde. Confondant les chrétiens avec les Juifs, l'empereur se mit à persécuter cruellement les premiers. Il n'épargna même pas les Romains des plus nobles familles, dès qu'ils lui étaient signalés comme chrétiens, les faisant mettre à mort ou les envoyant en exil, après avoir confisqué leurs biens. Il bannit plusieurs membres de sa propre famille, et fit même mourir son cousin Flavius Clément, dont la femme, Flavia Domitilla, sa propre nièce, fut envoyée en exil. Leur crime était d'avoir embrassé l'Évangile. Nous voyons cependant par là, qu'en dépit de tous les efforts de la puissance impériale, malgré le fer et le feu, le christianisme ne s'était pas seulement répandu dans les classes inférieures de la société, mais se trouvait jusque sur les marches du trône.

C'est à cette époque que l'apôtre Jean, le seul survivant des douze apôtres, fut exilé dans l'île sauvage de Patmos, où le Seigneur fit passer devant son esprit les visions de gloire et de jugement qu'il décrit dans l'Apocalypse.

La persécution sous Domitien fut des plus cruelles, mais ne dura pas longtemps. Avant de périr assassiné, il avait permis à ceux qui avaient été exilés à cause de leur foi, de rentrer dans leurs foyers. Mais ce qui laissait subsister le danger pour les chrétiens dans ces premiers temps, c'est qu'on les confondait avec les Juifs toujours prêts à se soulever. Voici, à ce sujet, un fait qui nous est raconté. Domitien, dont l'esprit soupçonneux était toujours en éveil, avait entendu dire qu'en Judée vivaient encore des descendants de David, parents de Christ. Craignant qu'ils ne revendiquassent un jour la royauté, il donna l'ordre de les saisir et de les amener à Rome. C'étaient deux petits-fils de Jude, le frère du Seigneur. Ils furent conduits devant l'empereur qui les interrogea. Ils ne firent aucune difficulté pour reconnaître qu'ils étaient descendants de David et parents de Christ. Domitien leur demanda alors quelles étaient leurs possessions et leurs biens. Ils répondirent qu'ils n'avaient que quelques arpents de terre qu'ils cultivaient et dont le produit leur servait à payer les impôts et à se nourrir. Là-dessus, l'empereur ordonna qu'on examinât leurs mains qui, en effet, étaient rudes et calleuses, comme celles des gens qui travaillent la terre. Interrogés touchant le règne de Christ, quand et où Il devait apparaître, ils répondirent que ce règne n'était pas de ce monde, mais qu'il était céleste et spirituel, et ne serait établi qu'à la fin du monde. Voyant que c'étaient des gens pauvres et inoffensifs, complètement rassuré d'ailleurs par leurs réponses, Domitien les laissa aller, et, pendant un temps, cessa de persécuter les chrétiens. C'est à la fin de son règne que la persécution redoubla de fureur.

Nerva succéda à Domitien. Durant les deux années de son règne, les chrétiens furent en paix. Il rappela les bannis, leur rendit leurs biens, et même ordonna que les esclaves qui avaient trahis leurs maîtres chrétiens, fussent mis à mort. Mais le christianisme restait toujours une religion non reconnue par l'État. Les chrétiens pouvaient parfois jouir d'un temps de répit, mais les lois ne les protégeaient pas; il n'y avait pour eux aucun recours s'il plaisait à quelque gouverneur de les poursuivre, ou si, pour une cause ou une autre, la populace se soulevait contre eux. Au court règne de Nerva, succéda, l'an 98, celui de Trajan qui dura dix-neuf ans, et dont nous reparlerons. C'est vers le commencement de ce règne que mourut l'apôtre Jean.

Les écrits chrétiens de cette époque sont très rares. Je mentionnerai les deux plus remarquables. L'un est la lettre que Clément écrivit aux Corinthiens. Plusieurs pensent que ce Clément est celui, dont Paul parle comme étant un de ses «compagnons d'œuvre dont les noms sont dans le livre de vie» (Philippiens 4:3.)

Sa lettre aux Corinthiens était motivée par les dissensions survenues dans cette assemblée. Il rappelle l'état de choses qui y existait plusieurs années auparavant, quand Paul leur écrivit ses deux épîtres, et constate avec douleur que leur condition était pire que lorsque l'apôtre s'adressait à eux. Il les exhorte donc et les supplie de se repentir et de revenir à la paix et à la concorde.

Dans une autre partie de sa lettre, il place devant les fidèles les fondements de leur commune foi en ces termes: «Regardons constamment, bien-aimés, au sang de Christ. Considérons combien est précieux pour Dieu ce sang qui a été versé pour notre salut, et qui place la grâce de la repentance devant le monde entier. Nous ne sommes pas justifiés par nous-mêmes, par notre sagesse, notre intel-

ligence, notre piété, ou par des œuvres que nous aurions accomplies en sainteté de cœur, mais par la foi. C'est par elle que, dès le commencement, le Dieu Tout-Puissant a justifié les hommes.»

Il est intéressant de savoir que ces paroles étaient lues, non seulement à Corinthe, mais dans toutes les assemblées des premiers chrétiens, de même que les écrits d'autres auteurs de cette époque. Mais nous devons ajouter qu'à côté de paroles saines, il se trouve dans les écrits de ce temps, si rapprochés pourtant des apôtres, beaucoup d'erreurs, qui montrent combien l'on s'écartait de leurs purs et simples enseignements. Une profonde ligné de démarcation sépare les écrits inspirés de ceux des pères apostoliques, comme l'on nomme ces écrivains qui étaient les disciples immédiats des apôtres.

Le second écrit est la «lettre à Diognète». Elle est adressée par un auteur inconnu à quelqu'un qui avait désiré être informé de la doctrine et de la manière de vivre des chrétiens, et date probablement de la fin du premier siècle.

Diognète, avait posé, quant à cette «nouvelle sorte d'hommes», des questions telles que celle-ci: «En quel dieu mettent-ils leur confiance? Comment rendent-ils culte? Comment se fait-il qu'ils regardent le monde comme au-dessous d'eux, qu'ils méprisent la mort, ne tiennent aucun compte des dieux légalement reconnus comme tels par les Grecs, et ne suivent pas non plus la superstition juive? Que signifie cette affection qu'ils se portent l'un à l'autre? Comment se fait-il que cette nouvelle sorte d'hommes et cette nouvelle manière de vivre, soient entrés dans le courant du monde maintenant et non auparavant?»

L'écrivain répond: «Les chrétiens ne sont pas séparés des autres hommes par leur demeure terrestre, ni par leur langage ou leurs coutumes. Nulle part ils n'habitent des cités qui leur soient propres.

Ils n'ont pas une autre manière de parler que ceux qui les entourent, ni n'affectent une vie singulière. Ils demeurent dans les villes des Grecs et des Barbares, selon que le lot leur a été assigné; mais tout en se conformant aux usages des pays par rapport aux vêtements, à la nourriture et aux autres choses qui appartiennent à la vie extérieure, ils montrent cependant dans leur conduite quelque chose qui semble étrange à tous. Ils habitent leur contrée natale, mais comme étrangers. Ils prennent leur part de toutes les charges comme citoyens, et cependant endurent toutes sortes de torts comme s'ils étaient gens de dehors. Toute terre étrangère leur est une patrie, et la patrie de chacun d'eux lui est comme un sol étranger. Ils sont dans la chair, mais ne vivent pas selon la chair. Ils séjournent sur la terre, mais leur bourgeoisie est dans le ciel. Ils obéissent aux lois, mais sont au-dessus des lois par leur vie. Ils aiment tous les hommes et sont persécutés par tous. Ils sont inconnus et cependant condamnés; mis à mort et cependant faits vivants. Ils sont pauvres et en enrichissent plusieurs; blasphémés et cependant justifiés. On les couvre d'opprobre et eux bénissent.»

Touchant la religion des chrétiens, voici ce que dit notre auteur: «Leur religion ne leur a pas été donnée comme une invention terrestre; ils n'y ont pas été initiés par le canal de mystères humains. Le Dieu Tout-puissant qui a créé toutes choses, le Dieu invisible Lui-même a inauguré du ciel parmi les hommes la vérité, la sainte et insondable Parole, et l'a fixée fermement dans leurs cœurs. Et ce n'a pas été, comme on pourrait se l'imaginer, en envoyant quelque être subordonné, un prince ou un ange, mais Celui qui est l'architecte et le Créateur de toutes choses. Un fils des hommes aurait dit que, dans ce cas, c'était pour frapper de terreur et dominer par le jugement. Mais non; Il est venu en douceur et en débonnairété. Dieu l'a envoyé pour sauver; pour persuader les hommes et non les contraindre, car en Dieu il n'y a pas de contrainte. Il l'a envoyé en amour, et non en jugement. Il a donné lui-même son

propre Fils en rançon pour nous: le saint pour les iniques, l'innocent pour les coupables, le juste pour les injustes. O doux et précieux échange! Œuvre qui passe toute conception! Bienfaits au-delà de toute attente! L'iniquité de plusieurs est cachée dans une seule personne juste, et la justice d'un seul justifie plusieurs iniques!»

On est heureux de lire de telles paroles qui sont encore un reflet de ce que nous trouvons dans les saints écrits des apôtres.